



POLOGNE LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE

Nr. 82

Varsovie, 15 juillet 1933

Huitième année

André Thérive

L'oeuvre de Juljusz Kaden-Bandrowski

La vieille Galicie

M. Juljusz Kaden-Bandrowski est né en 1885 à Rzeszów; c'est une petite cité de Galicie, exactement située à mi-chemin de Lwów et de Cracovie, séparée par une égale distance de la haute Vistule et des contreforts des Carpathes. A l'horizon la vaste plaine est bornée par la ligne pure et monotone de cette chaîne. De grandes prairies et des tourbières, des chevaux qui paissent en bandes capricieuses, des cigognes plantées sur les talus comme pour surveiller les avoines, quelques rivières lentes qui ne savent où diriger leurs cours, tel est le tableau qu'offre l'été cette province. En

hiver, la neige couvre vite les pistes et les villages; on distingue à peine, blottis dans un coin de forêt, les hameaux de bois et de chaume. Ce pays si souvent parcouru par des armées, si longtemps opprimé par des étrangers, et où voisinent encore des races si différentes, a le climat de la Lorraine, sa jalouse vie intérieure, sa douce et rude ténacité. Et pour compléter la ressemblance, sachez qu'il y a quelques années à peine on retrouvait des lignes de tranchées, des trous de batteries au milieu des herbes et du colza, vers Przemysl ou vers Jaslaw.

„Piccolo mondo antico”

On vint s'installer très tôt à Cracovie. M. Bandrowski le père était médecin, et peintre à ses heures. C'est avec lui que le jeune Juljusz, avec ses frères Ijek et Trott, courait la campagne et apprenait à l'aimer, ce qui est moins rare chez les citadins que chez les ruraux, quoi qu'on dise. Il régnait un peu de bohème dans la maison. La mère (dont le patronyme fut Kaden) était une personne exquise et malade, qui éleva ses enfants dans la foi chrétienne et le culte ardent de la patrie. Quant à l'oncle Alexandre, il était ténor célèbre à Francfort, comme interprète des opéras wagnériens, et faisait des tournées triomphales dans les deux mondes: ses apparitions à Cracovie donnaient au neveu une forte idée de ce qu'est la gloire, la seule tangible, celle des tréteaux. Plus tard c'est justement l'histoire d'un chanteur fameux que M. Kaden-Bandrowski essaya de retracer dans un de ses récits les plus personnels („La gloire”). Et en regard, il y avait l'oncle Casimir, qui était spécialiste des maladies infantiles, et qui avait étudié à Vienne. Il advint que le benjamin de la famille, le petit Trott succomba au croup sans qu'on pût le disputer au mal — cela se passait quelques semaines avant l'invention du sérum anti-diphtérique par Emile Roux, c'est à dire en 1894.

Il faut lire dans les recueils de nouvelles de M. Bandrowski, excellentement traduit par Mme Hanka Bastianello („Ma ville et ma mère”) la peinture de la vie de famille qu'on menait à Cracovie dans le dernier lustre du siècle passé, les jeux et les études, les visites en ville, les batailles de soldats de plomb, les concours de pâtisserie, la réception des journaux en toutes langues, les naïvetés du valet de chambre Thomas, les discussions politiques et sociales dont l'écho résonnait jusqu'aux oreilles des enfants. Avaient-ils conscience, ces petits sujets de François-Joseph, de vivre dans un monde stable, au début d'une période de paix? Ah! certes non. Même dépourvus du sens po-

„Wanderjahre”

Il paraît avoir toujours rendu un culte aux arts et à la littérature. Dès son enfance, on lui montrait avec vénération la maison du poète Asnyk, qui avait une grande barbe, un grand renom, mais qui figurait dans un parti ennemi. Il suivait à la fois ses études de lycéen et l'apprentissage musical. Son père accepta la direction du théâtre d'opéra, ce qui ne donna pas la fortune à la famille, mais ce qui présentait bien des commodités pour un jeune mélomane. Lui-même il songea à devenir pianiste professionnel. L'adolescence lui donna une folie de la migration. Comme Wilhelm Meister, à pied, presque sans argent, il se mit à parcourir l'Europe: il commença par la Russie, l'année 1905, au moment précis où la Révolution bouillonnait dans l'Empire et où il était bien agréable pour un Polonais, un libéral d'avoir un passeport étranger. Nous le retrouvons ensuite au conservatoire de Bruxelles dont il conquit le diplôme: il s'inscrivit aussi à l'université comme étudiant en philosophie. C'est assez dire que M. Kaden-Bandrowski est polyglotte, et que ma-

niant quatre ou cinq langues modernes, il présente un des rares types indiscutables de ce qu'on appelle l'Européen.

En Belgique il ne manqua pas de rencontrer quantité d'émigrés polonais, tous plus ou moins socialistes, et cependant patriotes; cela allait de soi dans cette II-e Internationale où on se souvenait encore que Karl Marx avait prédit la résurrection des nations opprimées, et spécialement le remembrement de la Pologne. Il se mêla naturellement aux réunions politiques et aux conspirations intellectuelles que menait la plupart de ces jeunes gens. Il en venait de Londres, il en venait de Paris, de Milan, de Berlin. Les nouvelles de Russie étaient de beaucoup les plus passionnantes: on ne doutait pas que la Révolution et la guerre ne réglissent un jour prochain le compte du Tsarisme. Mais il fallait que la première réparât la seconde; sans quoi on ne ferait que changer de maîtres. Or le destin devait tenir la gageure invraisemblable que presque aucun rêveur n'osait exprimer.

Débuts littéraires

En 1912 M. Kaden-Bandrowski était revenu à Cracovie, où il pensait vivre désormais. Il avait déjà un nom d'homme de lettres. Ses premiers romans („Le maladroite” — „Niezgula”, qui date de 1911 et „Les métiers” — „Zawody” de 1912) furent aussitôt remarqués. „La poussière”

la sensibilité. Son humanitarisme très profond n'a garde de se livrer au lecteur en sorte que l'excès de pudeur ou de respect humain pourrait donner à celui-ci l'illusion de la sécheresse, de la férocité. Mais quelle faute de psychologie ce serait que de suivre ces faux-semblants!



JULJUSZ KADEN-BANDROWSKI

(„Proch”) est de 1913. Ces oeuvres anciennes ne sont pas encore traduites. On compare d'habitude „Les métiers” aux reportages romancés de M. Pierre Hamp, pour leur densité et leur érudition technique; on dit même que la recherche de l'expression, le léger grincement du style, l'originalité à tout prix rapprochent l'auteur polonais de notre compatriote. Ce qui nous semble frappant dans les oeuvres de M. Kaden-Bandrowski, c'est l'acreté ironique qui y sert à dissimuler

En général ce sont les coeurs les plus tendres qui se confient le moins: jamais la sensibilité du XVIII-e siècle ne nous produit l'effet de la vraie pitié humaine, alors que la froideur d'un Merméide ou d'un Flaubert nous émeut jusqu'à l'âme. Il n'y a que les „écorchés vifs” pour se déguiser en impassibles, et même ceux qu'on appelle égoïstes, sont les plus aptes à souffrir pour autrui: mais leur faculté de sympathie est si douloureuse qu'ils s'en cachent comme d'une tare personnelle...

Un antiromantique

Faute d'avoir compris ces vérités assez banales, on a souvent tenu en Pologne M. Kaden-Bandrowski pour un satirique sans entrailles. On lui a même reproché parfois une de ses oeuvres marquées d'après la guerre, „Le général Barcz” („General Barcz”) (prononcez Bartch) comme une sorte de pamphlet politique contre l'enthousiasme, le messianisme, et le lyrisme national. C'est vrai qu'il y tympanisait assez durement le culte des héros et la naïveté des patriotes grégaires, chose un peu sacrilège dans un pays où les masses obscures ont joué un si grand rôle, mais où le pouvoir personnel n'a pas fini de garantir le salut public. Certains récits de guerre de M. Kaden-Bandrowski, „Les Pilsudskiens” („Pilsudczyzy”), „Les trois campagnes” („Trzy wyprawy”) et „Sur le seuil” („Na progu”) ont, paraît-il, le même caractère anti-romantique.

Or la Pologne romantique, jusqu'à la résurrection de l'Etat, c'était toute la Pologne: le nationalisme y devenait une reli-

gion, et un occultisme, pourrait-on dire, autant qu'un mysticisme. Dans un peuple qui n'avait plus qu'une unité idéale, qui avait perdu ses frontières, son drapeau, le droit de rappeler son passé et la force de supporter son présent, l'avenir paraissait forcément le refuge de tous les rêves. Il n'était pas possible que la grande iniquité s'éternisât dans le monde. La justice immanente, la volonté de Dieu s'y opposaient également, tandis que toutes les circonstances terrestres conspiraient à la maintenir. Or, le miracle s'étant produit, il fallut redescendre du ciel sur le sol ferme, travailler prosaïquement, faire le ménage de sa patrie. La Pologne romantique était morte, la Pologne véritable, charnelle, se remit à vivre. M. Kaden-Bandrowski aida celle-ci à oublier celle-là. A cet égard son oeuvre a une grande importance historique; par son courage, son réalisme, sa lucidité amère et critique, elle annonçait que désormais le génie polonais n'appartenait plus aux seuls poètes...

Le romancier social

On me permettra de sauter par-dessus une grande époque pour présenter les deux derniers romans de M. Kaden-Bandrowski. Ils ouvrent un cycle d'oeuvres sociales qu'il appelle „Les ailes noires” („Czarne

skrzydła”) et qui, pour nous, évoquent forcément „Germinal” car elles évoquent le monde des mineurs. Mais on peut croire que le propos n'en fut nullement à l'origine le désir d'étendre le champ d'explo-

tation littéraire, ce fut l'appétit de l'apostolat. On a tôt fait de déclarer naïfs les humanitaires, ou d'exiger d'eux un système nouveau, une philosophie, sans parler de quelque panacée politique qu'ils seraient aussi embarrassés de fournir que les autres hommes. Ce sont avant tout des sensibles; fussent-ils des romantiques, des „femmelins”, ils n'en demeureraient pas moins indispensables à notre civilisation féroce.

Sans eux, la conscience universelle s'engourdirait vite. La conscience individuelle a déjà si tôt fait de s'habituer aux souffrances d'autrui... Or, il n'y a peut-être qu'un ressort solide de la vie morale et de l'altruisme, c'est la pitié. Les esprits les pessimistes et les plus glacés ont toujours gardé ce recours-là contre l'injustice irrémédiable des choses. Même quand ils ne pensent pas que l'ordre puisse changer, que l'âme humaine puisse devenir angélique, même quand ils sont persuadés que le train du monde a toujours très mal marché, ils sont encore sensibles à ce mouvement de miséricorde qu'éveillent le malheur ou la misère. Nous soupçonnons plus haut M. Kaden-Bandrowski d'être au fond un sensible. Il ne peut éviter de se substituer par la pensée à son prochain, si semblable à lui, qui lui préfigure son destin possible, virtuel, menaçant. C'est une âme bien née. Il raconte dans un chapitre magnifique de ses souvenirs, l'impression que lui fit, à bord d'un paquebot où il était passager, la visite de la chambre de chauffe: „Si je n'avais pas honte je tomberais à genoux en criant: „Nous ne traverserons plus les mers, nous ne voulons plus de ces pro-

duits, plus d'acier, de nickel, de fer, de platine ni de zinc, nous renonçons à nos besoins les plus rudimentaires, pourvu que ces hommes ne restent pas dans une fournaise horrible”. Il chercha dans son portefeuille un billet pour donner le pourboire (hélas!) à ces „damnés de l'océan”. Une carte jaunie en tomba, celle de sa mère... C'était le plus doux et le plus tendre des fantômes qui revenait dans cette soute, au moment où son fils pleurait sur les hommes, son fils à qui elle avait appris à pleurer. Il a dû présider aussi aux romans des „Ailes noires”.

L'un s'appelle „Lénore” („Lenora”), l'autre „Thadée” („Tadeusz”) du nom de deux amants. Lui est un socialiste élégant et idéologue, elle la soeur d'un meneur farouche. Thadée quitte pour elle Zuza Kostryn, la fille du grand directeur de la Compagnie minière, et se fait embaucher comme simple porion; il connaît la pauvreté, la saleté, le libéralisme et la passion sensuelle. Dans une bagarre, Lénora est tuée par Zuza, et Thadée qui n'a pu la venger, fait définitivement figure de révolutionnaire... Il y a certes dans ce scénario quelque chose de simple et de primaire qui ne satisfera pas tous les lecteurs français, et un „idéisme” facile qu'on doit comparer à celui de M. Romain Rolland, et que nous réservons aujourd'hui pour l'exportation après en avoir fait nos choux gras à l'époque de George Sand et des „sublimes prolétaires”. Mais les romans de M. Kaden-Bandrowski valent, paraît-il, par une peinture minutieuse et objective de la société.

Un peintre de l'homme

N'attendez pourtant rien de pareil à „Germinal”: l'étude psychologique en est le propre beaucoup plus que l'enquête sociale; et l'auteur a voulu offrir un document sur l'homme, non sur les classes et les métiers. On s'accorde à reconnaître dans „Les ailes noires” un pittoresque remarquable, les fruits d'une observation très fine et très large, mais surtout la curiosité des âmes, des passions, et le souci d'atteindre la vérité générale sous les formes particulières. Plutôt qu'une suite de faits, il faut y voir une galerie de personnages, représentatifs et typiques, mais soigneusement individualisés, les comparés eux-mêmes étant choisis avec un art extrême. De l'aveu de l'auteur, l'histoire d'amour ne forme qu'un des axes de son sujet; les trois autres sont fournis par une étude économique, par une monographie du socialisme ouvrier vers 1925, et par un essai sur la psychologie religieuse.

Le premier de ces trois thèmes est illustré par l'aventure de M. Coeur, requin de finances, et capitaliste international qui après avoir fomenté lui-même une catastrophe dans les mines qu'il administre périt misérablement au fond d'une ga-

lerie en flammes, massacré par la foule. Le second sujet nous montre la lutte féroce et fratricide des socialistes et des communistes, l'intrigue des meneurs qui profitent de ces dissensions et cherchent avant tout à exercer leur ambition et leur volonté de puissance. M. Kaden-Bandrowski ne cache pas son antipathie pour les social-traites et sa préférence pour les extrémistes véritables, seuls bons serviteurs du prolétariat... Enfin le thème religieux appose deux prêtres, l'un hérétique et d'âme évangélique, l'autre féroce et orgueilleux dans son orthodoxie romaine. Nous retrouvons ici la tradition généreuse du messianisme polonais, où le mysticisme social et national faillit vaincre si souvent l'attachement à la foi romaine. Mais pour en juger vraiment, il faudra que le cycle s'en achève. D'après ce qu'on nous dit de la tension du style et de son vigoureux maniérisme, nous imaginons une forme analogue à celle de feu Camille Lemonnier; cette conjoncture est d'autant plus fondée que M. Kaden-Bandrowski a sûrement lu en Belgique, jadis, ce romancier social, ce forcené naturaliste, que nous avons trop vite oublié.

L'épopée des Légions

Mais il est indispensable de rebrousser dans le passé...

L'épopée des Légions de Pilsudski n'est pas généralement connue en France, et pour une raison très simple, qui ne tient pas à notre indifférence ni à un obscurantisme national — nul, même chez nos amis polonais, ne songe à nous la reprocher. De 1914 à 1916, toute l'attention des Français était légitimement portée à nos fronts de guerre, où du reste la vérité n'était pas souvent connue sans voile, et où, en tout cas, le sang coulait à flots plus épais que partout ailleurs. Les préventions de cette époque obligeaient la foule à considérer que les opérations dirigées contre nos alliés russes l'étaient en définitive contre nous. On illuminait dans les popotes lorsque les armées du Tsar approchaient de Lwów (qu'on appelait Lemberg, et même Lambert, je puis l'affirmer); on distribuait un quart de vin aux troupes le jour où tomba Przemysl. Quitte à ne pas prendre le deuil lorsque la fortune des armes changea. Et elle changeait souvent, dans ces pays lointains, fabuleux où il y avait encore une guerre de mouvement, de la ca-

valerie, des surprises, des embuscades, où les stratèges (qui méprisent les simples tacticiens) pouvaient déplacer des drapeaux sur des cartes, où la chair humaine ne payait pas un mètre carré de terrain ni une cote infime du relief.

Ces opérations de Galicie sont pourtant livrées à la curiosité de chacun, depuis que l'histoire générale de la guerre est écrite, et surtout depuis que le Maréchal Pilsudski a fait traduire en notre langue „Mes premiers combats”¹). Il composa ces mémoires à loisir, trop à loisir dans la casemate de Magdebourg où les Allemands l'enfermèrent lorsqu'ils s'aperçurent que ce chef de l'armée polonaise n'était pas un simple condottiere à employer contre les Moscovites. Ce sont les documents d'un homme de guerre qui se battait sur le sol de sa patrie, pour une cause toute idéale, et qui trouvait moyen de pratiquer pour cette nation encore fictive, divisée par force en deux camps ennemis, un égoïsme sacré. Se doute-t-on assez, en France où les questions nationales sont devenues tou-

¹) cf. „Pologne Littéraire”, nr. 75.

tes simples, des drames qui pouvait subir la conscience d'un Polonais enrôlé dans l'une ou l'autre armée et contraint souvent de tirer sur ses frères? On m'a conté à cet égard nombre d'anecdotes authentiques, qui n'ont plus de tragique aujourd'hui; rappellerai-je celle de ces deux généraux polonais qui, l'un sous l'uniforme russe, l'autre sous le costume autrichien, se livraient bataille dans les Carpathes. Des prisonniers furent faits par l'armée moscovite, amenés devant le chef qui les semonça en vain, au nom de la patrie, et puis les renvoya: „Allez dire à votre général qu'il est peut-être meilleur Polonais que moi, et qu'en tout cas vous êtes des braves". N'a-t-on pas vu naguère un gouverneur de Cracovie qui, dix années auparavant, avait dû faire bombarder la ville? Tels furent les effets douloureux et bizarres du démembrement de la nation-martyre, de ce crime, de ce „péché mortel" qui pesa longtemps sur la conscience de l'Europe. Mais il faut savoir aussi que les réalités politiques qu'il engendra étaient trop compliquées pour le jugement simpliste des Français raisonnables. C'est pourquoi il est naturel de rappeler, l'essentiel d'une histoire si généralement inconnue.

La politique de Pilsudski

Au printemps de 1914, M. Pilsudski fit à Paris même une conférence où il posa les termes du problème le plus paradoxal qui se soit offert devant les hommes: la Pologne ne pourrait être libérée et ressuscitée que si elle misait sur les deux tableaux opposés de la guerre, et si elle gagnait sur les deux, à la fois ou successivement. Il faudrait que la Russie fût battue par l'Allemagne, et puis l'Allemagne et ses alliés par la France... C'était impossible. Cela se réalisait... Mais avec une méthode obstinée et raisonnable, ce condottiere de la patrie y avait aidé. Dès avant le conflit européen, on sait qu'il avait organisé dans la Pologne autrichienne des équipes de préparation militaire qu'on appelait les chasseurs polonais, ces bataillons vêtus de bleu, qui ne s'éparpilaient ni manoeuvres, ni revues, ni service en campagne et qui prenaient sur leur loisir, sur leur bourse, pour acquérir une formation de soldats. Non pas d'insurgés, de libertaires, mais de véritables soldats. L'époque des rêves était close pour la Pologne; il s'agissait d'être forts, d'être durs, d'être organisés dans un univers, où ces qualités terribles allaient être indispensables. La Double-Monarchie respectait ces dispositions, parce qu'elle comptait bien s'en servir. Mais on s'étonnera peut-être que la Pologne virtuelle fût presque toute rangée dans un camp, et dans celui qui allait nous être hostile? C'est qu'il faut savoir que l'ennemi héréditaire, le vrai tyran, l'opresseur-type, était le Moscovite aux yeux des Polonais pour ceux qui subissaient son joug, chose toute naturelle. Et aussi pour ceux qui n'avaient sur les épaules que l'autorité paternelle et capricieuse du dernier Habsbourg. Le vieux François-Joseph avait su rallier beaucoup de Slaves, conquérir la noblesse et le clergé, lui donner des places, des grades, des décorations. L'archiduc héritier selon les bruits qui couraient, méditait une Galicie autonome, fédérée avec ses autres Etats, et mieux encore monarchie indépendante à qui il eût délégué un souverain, dès que le „Royaume du Congrès" eût été reconnu sur les Russes. Et la France, comme Dieu même selon un mot célèbre, était loin, elle était alliée au Tsar... Si la Posnanie et la Poméranie, si la Silésie étaient aux mains de la Prusse despotique, les Polonais de ces régions-là exécrèrent leur maître et souhaitaient, le cas échéant, sa défaite; mais ils n'avaient rien à espérer de lui; il était fallu, chose improbable, voir reconstituer la Varsovie et à Cracovie une Pologne forte, protégée par l'Autriche et qui eût servi à ses trêres d'Allemagne de centre d'attraction...

Toujours est-il que Pilsudski entra en guerre contre l'Empire russe le 6 août 1914, avant l'Autriche même: il avait 152 fantassins et 7 cavaliers qui, à défaut de monture, possédaient chacun un harnachement. Ces hommes étaient par définition des non-mobilisables aux yeux de l'Autriche. Il vint aussi des déserteurs, échappés difficilement du territoire russe. Il fallut faire monter leur effectif à 20.000, qu'on arma de vieux fusils et dota de brassards aux couleurs impériales. Ce fut la première Légion. Elle fut considérée comme troupe auxiliaire par l'Etat-major autrichien... Mais curieuse auxiliaire à qui ses chefs prêchaient le dédain de la cause commune, le respect de sa hiérarchie spéciale, une discipline à part, elle avait son hymne, la marche de Dąbrowski, et de plus un esprit républicain, qui faisait appeler les officiers *cioyens* par leurs propres hommes! Les classes y étaient mêlées comme dans la nation même: des employés, des ouvriers, une majorité de citoyens, disaient-on, et bien entendu, un fort contingent d'intellectuels — car noblesse oblige, et ceux qui pensent la patrie doivent être les premiers à la créer. On ne saurait énumérer tous les écrivains qui figurèrent aux contrôles de la Légion, depuis M. Sieroszewski qui était déjà quinquagénaire, jusqu'à M. Lipiński, qui a écrit avec

M. Demel le roman authentique d'un collègue engagé, *Lis-Kula?*), capitaine à vingt ans, chef de corps à vingt-trois et tué glorieusement en 1919. Et il y avait naturellement M. Kaden-Bandrowski. Ce musicien, cet écrivain n'hésita pas sur sa vocation de soldat: puisque le tocsin sonnait dans l'univers entier, et que dans toutes les mémoires s'éveillait la litanie de Mickiewicz:

La guerre des mondes pour la liberté
des peuples
Accordez-nous, Seigneur!
Les armes et les aigles nationales,
Accordez-nous, Seigneur!
La mort bienfaisante sur le champ de bataille,
Accordez-nous, Seigneur!

Opérations de guerre

La Légion occidentale fut commandée par Pilsudski lui-même (tandis qu'une Légion de l'Est, celle du général Durski, officier d'Etat-major autrichien, était formée en Hongrie). Il pénétra à Kielce, en terre du Tsar et y établit un quartier général, avec des embryons de services. Les Autrichiens ne tardèrent pas à battre en retraite, laissant leurs auxiliaires sans soutien. Il fallut se replier, guerroyer, revenir jusqu'à Cracovie, mais sans jamais perdre l'espoir. Pilsudski flattait le col de sa jument en lui promettant d'entrer à Wilna, ce qu'il fit plus tard, car il est homme de parole... Et au milieu de quels périls, se faufilant la nuit entre deux corps moscovites, courant des étapes de quinze lieues avec ces bataillons de réformés et d'adolescents, de professeurs et de manoeuvres, d'aristocrates et de Juifs; où il y avait même des femmes travesties! L'état-major autrichien ne s'occupait d'eux, que pour les brimer ou les sacrifier. Sans liaison, sans ravitaillement, déclarés „francs-tireurs" par l'ennemi, déchirés par des sentiments auxquels aucun homme ne résiste en général (un prisonnier russe aperçut son fils parmi ses vainqueurs et s'écria: „que fais-tu ici, galopin!"). L'hiver arriva, on tint les avant-postes, on multiplia les coups de main, on fit même une opération de quelque ampleur près de Tarnów (bataille de Low-

czówek), on défendait le haut cours des fleuves sacrés, la Vistule, la Nida, le Dunajec. Il faut lire dans les souvenirs de Pilsudski le récit de ces engagements, de ces patrouilles, de ces gardes, conté avec la sincérité, même dans ses fautes, le pittoresque étonnant, la verve bourruée et l'allégresse héroïque qu'y a mis le narrateur.

L'an 1915 se passa dans ces pénibles exercices, dans cet ingrat apprentissage. Au printemps de 1916, la contre-offensive russe de Broussilof vint redonner, chose étrange, du ressort à ceux que l'année précédente, les succès retentissants de l'armée tsariste, la prise de Przemyśl, la chute de Lwów, n'avaient pas découragées. La campagne des Tatra, le combat de Kostiuchnowka, le bombardement nocturne de Nowy Sącz, revivent dans le livre du maréchal. Une fois de plus la retraite autrichienne brisa la témérité des Polonais, et mit en péril leur sûreté même. Or la fortune tourna encore. Et c'est ici que se placent les circonstances que fait revivre le volume sous le titre „L'alliance des coeurs".

Les Légions s'émancipent

Le lecteur n'y trouvera pas des histoires de combats, de tranchées, d'assauts, comme il pourrait s'y attendre, mais plutôt des tableaux de la vie militaire. Bien que le volume offre peu de précision locale ou temporelle, on peut en situer le cadre au nord de Varsovie, sur les bords de la Narew et du Bug, non loin d'Ostrolenka, dont le nom est resté fameux depuis les deux batailles de 1807 et de 1831, celle que livrèrent les armées de Napoléon, celle que soutinrent les insurgés polonais, contre le même adversaire... L'action doit dater de 1917: les Russes définitivement avaient été battus par l'Allemagne, mais celle-ci ne pouvait profiter de sa victoire que si elle trouvait dans l'ancien Royaume (c'est à dire la Pologne russe) des contingents nouveaux. Le 5 novembre 1916, un acte officiel avait transformé les Légions autonomes en une „Force de Défense polonaise" („Polnische Wehrmacht") que l'on espérait bien accroître jusqu'à une

quinzaine de divisions. On avait rapatrié dans la vieille Pologne les effectifs des Légions, qui ainsi semblaient avoir conquis leur pays, mais qui allaient servir de mercenaires à la solde de l'empereur Guillaume. Le 5 novembre 1916, le chancelier de Bethmann-Hollweg avait proclamé l'indépendance de la Pologne, pour bien marquer que le Tsar perdait ses droits... et que le Kaiser en acquérait. Un conseil d'Etat siégeait à Varsovie, proclamait l'enrôlement volontaire, offrait le commandement suprême à Pilsudski... Mais tout cela n'aboutissait qu'à faire servir l'Empire, le tyran de la Posnanie, l'autre éternel ennemi. Pilsudski gagna du temps, ne favorisa pas le recrutement de ses troupes; il reprit en mains ses Légions, les augmenta des éléments sûrs qui voulaient s'y adjoindre, les fit vivre sur le territoire national. Mais on pense bien qu'il n'avait nulle envie de fournir à l'Allemagne le million de soldats, le „matériel humain" qu'elle souhaitait pour soutenir ses fronts de l'Aisne ou de la Somme.

L'année entière se passa en intrigues compliquées. En avril 1917, le gouverneur de Varsovie, von Beseler, prétendit commander l'armée directement, sans s'occuper de la Commission militaire que Pilsudski avait constituée auprès du Conseil d'Etat. L'appel aux armes pour la guerre anti-tsariste était tout préparé... Pilsudski refusa de le signer. En juillet, il donna sa démission. Dans son dernier ordre du jour, il licenciait ses troupes et les engageait à ne pas servir S. M. Impériale et Royale ni son allié... Le 21 de ce mois, les sbires l'arrêtrèrent et le déportèrent à Magdebourg. Déchu du rang d'allié, traité en agitateur, en rebelle, en traître, il préféra attendre en cellule l'heure de la victoire plutôt que d'avoir joué le jeu de dupe, et d'avoir trahi sa patrie en faveur des faux protecteurs. Il ne devait sortir de sa prison que chef d'un Etat.

L'alliance des coeurs

„L'alliance des coeurs" retrace justement la vie de ces troupes polonaises campées sur la terre de la patrie, mais

volontairement inertes et inermes, surveillées par le commandement allemand, comme des auxiliaires possibles, des adversaires probables. D'abord ce fut l'enthousiasme. Sans combattre, on était amené à Varsovie, on retrouvait la Pologne libre, il ne s'agissait plus que de la défendre! On faisait connaissance avec ses compatriotes, ci-devant sujets des Moscovites, on fraternisait, on réalisait pour la bonne cause. M. Kaden-Bandrowski nous montre ce que fut l'arrivée de ces Polonais dans une petite ville polonaise, encore tremblante d'angoisses contraires, et les petits drames inévitables qui surgissaient du contact de la timidité avec l'allégresse. Les moeurs des soldats et des civils ne s'accordaient jamais sans quelques frictions. Les besoins de la propagande et ceux du bivouac ne vont pas sans se heurter parfois. Il peut même y avoir des discussions graves, des haines de castes ou de métiers, et cela sous l'oeil attentif du garnisaire „feld-grau". On soupçonne le paysan de rester russophile. On se demande si le bourgeois n'est pas trop poli. On discute si Un Tel est vraiment polonais... et tout cela est poignant, car il s'agit du sort d'une nation, de son unité morale à refondre alors que son unité physique est en voie de se faire. On peut dire que M. Kaden-Bandrowski a conçu ces contes comme des idylles patriotiques. Certains de ses récits ont la netteté de Mérimée et la couleur de Gogol, par exemple le „Bal" ou le „Dégel", cette nouvelle inoubliable où on voit la fiancée d'un soldat tué en Galicie venir faire visite à la popote de son bataillon.

Il ne nous fait pas mystère non plus de l'hostilité sourde qui règne entre troupes allemandes et légions polonaises. L'anecdote de l'officier prussien, de son insolence châtée, est très caractéristique à ce sujet. On apprend aussi des détails singuliers, par exemple que des conscrits allemands venaient s'engager comme légionnaires, espérant échapper ainsi à Verdun. Leur supercherie réussissait mal. Quatre se pendirent plutôt que de réintégrer leur véritable armée... Mais au-delà des rivalités et des haines, il y a pour l'intellectuel supérieur, le sentiment de l'humanité, le rêve d'un état so-

cial et politique où l'on n'aurait plus besoin de se battre et de se détester. Cette disposition nous semble toute naturelle, à nous Français, même au sortir d'une guerre, surtout au sortir d'une guerre. Il ne faudrait pas croire cependant qu'elle soit courante chez des peuples dits civilisés: ce qui nous rend perceptible et familière, sans effort, l'inspiration de M. Kaden-Bandrowski, c'est l'universalisme, le culte du droit et de la raison, toute la morale qu'ont implantée chez nous des philosophes qui jamais n'ont prêché la beauté de la violence ni la supériorité des instincts bruts. En sorte que de voir professer, en pleine année 1917, par un Polonais en contact avec ses propres ennemis, des idées si semblables aux nôtres, cela montre qu'il y a vraiment une civilisation unique, une civilisation supérieure, si nombreux qu'en soient les négateurs.

L'humaniste guerrier

On a écrit jadis un livre qui s'appelait „L'humaniste à la guerre" le titre conviendrait assez à „L'alliance des coeurs", car humaniste a un sens plus large que lettré ou érudit. M. Kaden-Bandrowski, qui ne se met guère en scène, fait souvent ici la figure d'un François d'Assise devenu lieutenant. Il étend jusqu'aux chevaux et aux oiseaux cette espèce de sympathie cosmique que les devoirs militaires n'ont pu abolir en lui. Ces légionnaires qui s'exercent à la baïonnette ou à la grenade, qui forgent une armée inutile à ses patrons actuels, mais indispensable à ses chefs futurs, sont restés pour la plupart des tendres, des amis de la nature, armés d'humour, de trivialité, de gaillardise comme tous les soldats du monde. Témoin la longue nouvelle, si dure et si poignante, où on les voit accueillir avec un peu d'horreur, brimer, puis tolérer parmi eux une espèce d'homme sauvage, qui ne s'est enrôlé que par famine, et à qui on n'a jamais pu inculquer ni le sens de la discipline, ni la conscience d'aucun devoir; ou encore l'histoire de la mendiant hospitalisée par les sous-officiers. Aucun de ces épisodes qui dévoilent les petits côtés de la guerre, ne semble avoir été déformé par la littérature; la stylisation y est obtenue à force de simplicité, et si le style porte des traces d'ornement ou de maniérisme, on peut être sûr que c'est non pas une revanche surnoise de la forme sur le fond, mais une façon pour l'auteur de se retirer un peu plus loin encore de l'objet qui pourrait l'émouvoir, un exercice de détachement esthétique où son cœur certes ne se plie pas. Ce que nous disions plus haut de l'ironie et de la froideur voulues s'applique mieux encore à ces aspects du langage. Le dernier conte du présent recueil, où l'émotion a grand-peine à se brider, est peut-être le plus instructif à cet égard.

Après la victoire

Il faut savoir maintenant que „L'alliance des coeurs" représente une époque révolue de la vie de M. Kaden-Bandrowski. Il a suivi le sort de son pays, et nous avons déjà marqué l'évolution de son oeuvre dans les dernières années. En 1918, le Légionnaire que nous connaissons fut nommé directeur du service de presse auprès du nouvel Etat-major polonais, et pendant la guerre de 1920 contre les Soviets, il dirigea les bureaux de la propagande. A noter qu'il a visité les champs de bataille français et qu'il a publié sur „Verdun (le Poste 5)" une méditation magnifique. Ce Galicien s'est fixé à Varsovie, son pays ayant retrouvé sa capitale, et ce musicien est adonné uniquement aux lettres. Il est cependant devenu conseiller municipal; ce qui n'étonnera pas les gens qui ont deviné le goût de l'activité sociale qui le possède. Il est vice-président de la section polonaise du P. E. N. Club et à ce titre s'occupe à resserrer les liens intellectuels qui unissent ses confrères à l'étranger. En 1928, il a reçu le grand prix National de Littérature, dont le montant en francs-papier (45.000) ferait rêver les lauréats de chez nous. Son dernier livre à ma connaissance est consacré à narrer l'histoire scolaire de deux enfants, ses propres fils „Aciaki" (les élèves de la section A) et il a retrouvé pour peindre cette nouvelle enfance les accents de sa propre jeunesse cracovienne, du „Bocage oublié".

Mais nul doute que cet homme, atteignant la maturité en même temps que sa patrie, ne se souvienne, avec plus de tendresse encore, de l'époque où de voir souffrir ses frères de peine lui apprit ce qu'est l'alliance des coeurs. La Pologne est une nation qui ne s'est maintenue contre l'oubli que par cette alliance-là, et même au sortir de sa période romantique, elle n'a garde de marquer de l'ingratitude aux puissances du sentiment. J'imagine que M. Kaden-Bandrowski, intellectuel de profession, mais ancien Légionnaire, a lu dans les pages de notre Pascal que ce qui soutient les peines de cette vie, ce ne sont pas les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur.

Franck L. Schoell

Voyageurs polonais

La taxe élevée qu'ont à acquitter les touristes polonais désireux de se procurer un passeport pour l'étranger a maintes fois très bas, toutes ces dernières années, le nombre des voyageurs à destination des pays environnants. Imaginée en vue d'éviter un trop grand achat de devises et d'assurer l'intégrité du *złoty*, cette mesure est sans doute moins gênante pour la majorité des habitants que ne le seraient des restrictions de change telles qu'elles sévissent çà et là en Europe centrale.

Mais il y a une évidente contrepartie: s'il est vrai que les voyages forment les jeunes et élargissent l'horizon des grands, l'infime pourcentage de Polonais qui peuvent constater de visu comment on conçoit l'existence et son décor au-delà des frontières, quelles formes y revêt la vie du corps et de l'esprit, ce pourcentage infime tend à réduire le capital-expérience de la nation tout entière. Jamais, on ne sait, les exemples ou modèles étrangers n'ont nui à quiconque. Cela est particulièrement vrai sur le plan intellectuel. Les époques littéraires les plus fécondes ont toujours été celles qui ont subi le plus de contacts et d'influences extérieures. Que le drame de l'Angleterre élisabéthaine ne doit-il pas à l'Italie, la tragédie française du XVII^e s. à l'Espagne?

S'il y a une disette de promeneurs polonais à l'étranger, il semble en revanche que ceux-ci soient de qualité. Ne pouvant elle-même rouler en chemin de fer ou prendre le bateau, on croirait que la foule a délégué ce soin à quelques élus doués d'une bonne paire d'yeux. Ces touristes par procuration, qui se recrutent principalement parmi les gens de plume, envoient diligemment au pays notes et impressions, qu'accueillent les gazettes, en attendant que les éditeurs réimpriment en volume les plus curieux entre ces récits. Il n'y a guère d'écrivain marquant qui, ces dernières années, n'ait exploré pour le bénéfice de ses compatriotes tel ou tel pays d'Europe. M. Jarosław Iwaszkiewicz donnait il y a quelques mois, sur les plus récents aspects des antiques petites cités italiennes, des pages pleines de relief. Boy-Zeleński a écrit sur la France des chroniques pittoresques. Marja Dąbrowska — dont nous aurons à reparler, car elle a conquis depuis peu un rôle de premier plan dans la cité des lettres — donnait en 1928 l'attachant récit d'un voyage entrepris chez les „voisins septentrionaux" de son pays. Zygmunt Nowakowski vient de publier une „Allemagne à la minute" où il s'est montré observateur perspicace du chaudron hitlérien en ébullition, malgré les volutes épaisses de vapeur et de fumée qui s'en dégagent.

Si l'on considère avant tout la qualité documentaire de l'oeuvre, l'objectivité de l'enquêteur, sa pénétration psychologique, le groupe de volumes récents qui semble s'imposer avec le plus de force à un lecteur d'occident est une série de livres parus sur l'un des pays du monde les plus malaisés à comprendre, l'U. R. S. S. Antoni Stonimski, poète et spirituel auteur des chroniques hebdomadaires très remarquées dans les „Nouvelles Littéraires" polonaises; Aleksander

Janta-Polczyński, voyageur attiré pour le compte de la même feuille, hier aux Etats-Unis, aujourd'hui en Lithuanie, demain en Mandchourie; l'ingénieur Tadeusz Bleszyński; Karol Wójcik, membre de la commission chargée de rechercher en Russie les pièces d'archives polonaises dispersées aux quatre coins du ci-devant pays des tsars; autant de Polonais qui, sur une connaissance ancienne et profonde de la Russie et du Russe, ont, à une date toute récente, greffé une expérience particulière de l'U. R. S. S.

Stonimski a donné des pages à la fois denses et brillantes sur les conditions du travail intellectuel en pays communiste et sur la psychologie soviétique.

Janta-Polczyński a poussé plus loin que tous ses confrères son enquête géographique. Non seulement il a franchi les monts Oural et visité Magnitogorsk, mais il a pu, — sans escorte, guide ni détective à ses trousses, — parcourir à loisir Turkestan, Transcaucasie, Géorgie, étudier la situation des républiques soviétiques allogènes, sur lesquelles on savait peu de chose, décrire l'aspect 1932 de ce même Tachkent dont la physiologie révolutionnaire a si bien inspiré Ferdinand Goetel il y a une douzaine d'années. A propos de certaine traversée de la mer Caspienne à bord d'un vieux sabot, à propos d'une randonnée en automobile aux environs de Tiflis, ce reporter de qualité déchiffre pour nous bien des hiéroglyphes, encore qu'il se contente de narrer avec exactitude et simplicité.

L'ingénieur Bleszyński a, lui, passé plusieurs années comme expert au service des Soviets. De là des chapitres substantiels, très neufs à tous égards, sur la femme et les formes nouvelles de la vie, sur la nouvelle génération, sur la „nouvelle intelligence", sur les mariages, sur la question juive.

Quant à Wójcik, c'est quatre années entières qu'il a passées en U. R. S. S. Il s'est attaché avant tout à confronter la théorie et la pratique, les indicateurs de chemins de fer et les heures effectives d'arrivée des convois, certains plans ambitieux et ce que la réalité en a parci-moniusement retenu; il a même suivi les états de service de plusieurs locomotives „prolétariennes" construites à Léningrad et étudié de près les répercussions locales de la crise économique mondiale.

Ces quatre voyageurs savaient le russe et pouvaient s'entretenir, tout comme s'ils eussent été de parfaits communistes, avec quiconque se trouvait sur leur chemin. De là la valeur de leurs aperçus et de leurs réflexions. Comme il est regrettable que cette somme magistrale d'information vraie sur la Russie ne puisse pas être mise à la portée du public européen, déjà gavé de reportages russes! Sans doute aurait-il plus de fruit à lire un seul de ces quatre livres qu'à consulter les douzaines qui ont été écrites sur le même sujet par Français, Anglais ou Américains depuis douze ans. Un volume comme celui de Knickerbocker, qui, je ne sais trop pourquoi, a été traduit en plusieurs langues, apparaît partiel et superficiel auprès du moindre chapitre de Bleszyński ou de Stonimski. Quand l'Europe occidentale s'avisera-t-elle que, sur la

Russie, le témoignage d'un Polonais intelligent vaut celui de trois journalistes ou intellectuels latins ou anglo-saxons? Ce n'est d'ailleurs pas la seulement une question de connaissances linguistiques. Mieux que quiconque le Polonais sait ici, quelque paradoxal que cela puisse sembler, demeurer entièrement soumis à l'objet. Il a apparemment pris, au cours des siècles, l'habitude de considérer le phénomène russe comme un phénomène de la nature, il accepte celui-ci pour ce qu'il est, et il songe aussi peu à le décrier ou à le magnifier que s'il était en présence d'un volcan, d'une coulée de lave. Ni indignation, ni attendrissement; ni désespoir, ni espoir: la coulée prend tel chemin; la lave a telle couleur; lorsqu'un arbre est atteint, sa sève, qui se met à bouillir, produit tels effets.

*

Je ne suis pas sûr que les Polonais connaissent aussi bien leurs congénères slaves du Sud que leurs voisins allemands ou russes. Il n'est pas douteux que la curiosité nationale soit moins orientée dans cette direction. Raison de plus pour signaler un volume récent de Józef Wittlin qui, sous son titre modeste d'„Etapes", abrite des valeurs sûres. Consacré en majeure partie à Assise et à Paris, où l'auteur se trouvait lors de l'assassinat du Président Doumer, il contient des pages excellentes sur la cathédrale de Chartres. Le chapitre sur Gorguloff, Doistoiewsky et Dieu est une contribution remarquable — une de plus! — à l'étude de la psychologie du russe.

Mais je ne veux me laisser retenir que par „la valise yougoslave" que Wittlin veut bien débeller à notre intention. Auteur d'„Hymnes" qui n'ont pas laissé de marquer une date dans l'histoire de la poésie polonaise (1920), traducteur enthousiaste de l'„Odyssée", cet écrivain était fort bien préparé à comprendre celle des civilisations slaves qui est peut-être la plus proche d'Athènes. Les Français ont coutume de penser aux Slaves comme à des peuples déjà à demi orientaux qui baignent dans une atmosphère quelque peu cimmérienne. Ils distinguent mal entre les Slaves du Sud et les Slaves du Nord. Or il n'est pas douteux qu'entre un Polonais d'une part, un Croate ou un Dalmate d'autre part, il n'y ait des différences comparables à celles qui séparent un Lorrain d'un Provençal, un Balois d'un Tessinois. C'est cet aspect méridional de la culture croate que Wittlin met à merveille en relief.

A peine débarqué à Zagreb, où l'accueillait le professeur Benesic, traducteur de nombreux classiques polonais, c'est comme une douce brise méditerranéenne qui semble l'envelopper de ses caresses: „Il se peut, certes, qu'à Zagreb il se trouve quelqu'un pour tuer son prochain ou le voler — j'y ai d'ailleurs vu un palais de justice imposant. Mais il n'empêche que la vie dans la rue, ces visages souriants, affables, intelligents — surtout le soir à l'heure de la promenade — dénotent plutôt que je ne sais quelle joie de vivre empreinte de sérénité et d'élégance... Des traits harmonieux, des bus-

tes bien taillés, des mouvements distingués, des voix mélodieuses et belles, voilà ce qui, à Zagreb et sur la côte de Dalmatie, frappe à chaque pas le voyageur sensible. Ces corps sont comme spiritualisés par la beauté. Nulle part peut-être on ne rencontre une perfection aussi classique dans la construction du corps humain, une telle plénitude, une telle harmonie de lignes. Dans ce pays, le nez humain a véritablement les proportions optima. Il est placé entre des yeux si grands et si doux qu'ils font songer eux aussi à des fruits du midi"...

A Raguse, même impression, mais plus forte: „Comme je me promenais sur le bord rocheux de la mer, où poussent agaves et cactus, j'avais, dans l'air chaud qui montait en bouffées, la vision de corps de jeunes filles et de jeunes gens si beaux que l'amour devait, me semblait-il, être la fin propre de Raguse, qu'ici seulement hommes et femmes devaient avoir le droit de le célébrer, comme jadis à Cythère. Ces belles femmes et ces nobles jeunes gens paraissaient avoir été créés pour être les prêtres de Vénus. N'étaient-ils pas de parfaits artistes d'amour, au regard desquels nous sommes, nous autres, indignes de ce jeu de grand style? Des dilettantes, profanes, des gâcheurs de besogne, voilà, me semblait-il, ce que nous sommes. Aussi bien, dans ce pays, il vaut mieux ne pas attirer l'attention sur soi-même. Cette terre confine à la Grèce et les corps de ces hommes, de ces femmes participent à l'idéal de la beauté grecque".

Sur les peuples „qui sourient même dans le malheur", Wittlin a des phrases heureuses. Sur les marbres et les bronzes de Mestrovic, qu'il a eu la bonne fortune de contempler réunis à Zagreb, il a trouvé des accents qui prouvent combien il a été sensible à l'art de ce grand sculpteur.

Wittlin à Zagreb, à Raguse, c'est un peu Goethe à Rome, c'est un peu Renan devant le Parthénon. Tant il est vrai que le Midi sera toujours une révélation pour le voyageur venu du Nord et épris de beauté.

S'il a laissé toutes considérations politiques de côté, notre voyageur n'est pas, pour autant, indifférent aux grands thèmes internationaux. Il est un certain pont qui relie Susak à Fiume par-dessus une rivière. Sur une rive, celle-ci se dénomme la Fiumara, sur l'autre la Rječina. Elle se jette cinq cents mètres plus bas dans une mer que les uns appellent Adria et les autres Jadran. Sur ce pont, Wittlin a écrit des pages pleines d'une émotion cachée, très humaine". Il n'aime pas ce qui visiblement ne sert qu'un but: diviser les hommes au lieu de les unir.

Et voilà pourquoi ce dernier chapitre fait invinciblement penser à l'„Enterrement d'un ennemi", et autres beaux poèmes pleins de bonne volonté et de camaraderie envers les hommes, par quoi Wittlin a débuté dans la littérature. Cet écrivain reste fidèle à Homère et à lui-même.

*) cf. „Pologne Littéraire", nr. 79.

*) cf. „Pologne Littéraire", nr. 75.

2) cf. „Pologne Littéraire", nr. 9.

Jan-Topass

Quelques écrivains — Quelques oeuvres

La trilogie d'Andrzej Strug

Dans la présente chronique il ne sera question que d'un écrivain et d'une oeuvre. Mais, en vérité, les deux sont d'importance.

L'auteur dont nous allons nous entretenir est de cette grande équipe d'il y a vingt ans, qui avait, pour chefs-de-file, les romanciers Żeromski et Reymont. Il s'appelle de son nom de guerre André Strug. C'est à dessein que s'emploie ce vocable qui sonne martialement, au lieu d'un autre, synonymique, l'insipide „pseudonyme”. Strug fut et demeure un robuste et fervent combattif en faveur des idées et au profit des modèles d'hommes qui lui sont proches et chers. Pour sa physionomie littéraire, par manque de meilleures références, force m'est d'envoyer le lecteur à mon volume „Visages d'écrivains” où Strug figure en bonne place. — Quant à son dernier ouvrage qui, tripartite, s'étale devant nous, disons, pour commencer, que, roman-fleuve, il flue, déferle, s'enfonce dans le trouble et émerge vers la clarté, sur 1128 pages. Toutefois, ce n'est assurément pas pour son ampleur matérielle que je lui consacre un feuilleton tout entier. Le contenu de ce livre copieux, son fond et sa forme, le sortent de l'ordinaire et l'imposent aux longs et attentifs développements.

Tout d'abord, comment classer l'oeuvre de M. Strug? Livre de guerre? Sans doute. Car ces feuillets paraissent pleins de sinistres lueurs et résonances, envoyées des tranchées. Mais ce ne sont là que des à-côtés et répercussions, des désastres et ignominies „spirituelles”: en substance, des débats plutôt que des combats. La psychose de la guerre surgit de partout et braque ses yeux aveugles, — psychose qui, bien qu'elle se traduise de diverses façons, vide uniformément les âmes de leurs valeurs ordinaires et les emplit de nouvelles: vices, terreurs, lâchetés, cruautés, en prenant de surcroît, pour auxiliaires, les fauves instincts de l'être, revivifiés par son souffle délétère.

Le récit s'ouvre par une scène de suprême désolation. Le vent en rafales et la pluie en coups de fouet font rage sur un champ de bataille. L'une trempe et glace, et l'autre semble persifler le silence et l'immobilité de la mort, seuls maîtres du lieu et de l'heure. L'orage s'acharne stupidement à tuer ce qui est déjà tué bel et bien. Pourtant, tout n'est pas encore fini, il faut croire. Aux moments d'accalmies, la vie se fait entendre, persistante, de quelque part, si l'on peut prendre, comme son appel et son signe, un faible cri d'agonie qui parvient d'on ne sait d'où, par intermittences de plus en plus espacées. On distingue même une double plainte mourante. Le capitaine Claude Despaix de l'armée française, et son ex-ennemi lieutenant allemand von Senden, ensevelis par l'explosion d'une mine, meurent de compagnie, réconciliés à jamais.

Et nous voilà en présence des deux personnages qui vont jouer un rôle de conséquence, le long de trois volumes, surtout l'un d'eux. Cependant, même celui-ci n'absorbera pas notre attention et rien que rarement se poussera au premier plan. Quoiqu'ils passent et repassent, ici en chair et en os, et là en rappels seulement, tantôt chacun pour son compte, et tantôt en action conjuguée, ou encore comme simples rouages de la gigantesque machine à broyer, on ne saurait les tenir pour les héros du livre, à peine pour les protagonistes.

Il n'y a d'ailleurs point, dans la „Croix Jaune”, de figure centrale, si nous ne prenons pas pour telle, à la rigueur, la star du cinéma international, l'éblouissante Eva Evard: beauté, grâce, domination orgueilleuse, curiosité avide de toute émotion, faites femme. Elle est, sans cesse et sans relâche, une „belle écouteuse” selon le mot du poète, devant des „donneurs de sérénades”. L'univers lui fournit des spectacles à chaque occasion, à tout propos: comédies, drames, lyriques ou tragiques amours; et, en l'occurrence, c'est la guerre qui la passionne, ses alternances, ses hasards, ses horreurs. Pour peu, l'irrésistible Eva penserait qu'on se bat à mort entre les peuples, pour corser de nouveaux frissons sa propre vie de sublime artiste. Point de mire, elle est prête à croire que c'est vers elle que tous les faits et gestes convergent... N'est-ce pas là, pour un roman, une héroïne de taille? Eh bien, non! Eva Evard

se montre et disparaît, pour se montrer et disparaître encore, à l'instar des autres acteurs marquants de la pièce à cent actes qu'est la trilogie de Strug. S'il fallait, vaille que vaille, trouver un premier rôle, parmi la troupe, et découvrir le noeud même de l'intrigue (qui au demeurant n'existe point ou guère), ce serait la „Croix Jaune” qui timbre d'une commune enseigne et d'une commune inscription ces trois volumes: le „Mystère du Rhin”, les „Dieux de la Germanie” et le „Dernier film d'Eva Evard”.

Le titre qui marque l'ouvrage — et rappelle l'infâme gibet et la figure sacrée entre toutes — signifie, pour le cas, ce qu'en pays alliés, après l'épouvante d'Ypres, on a nommé „l'ypérite”. Ce gaz inventé par le vieux savant et patriote Wager, ce gaz ronge et déchire, au front, les muqueuses des soldats français et anglais, et, en Allemagne, empestie petit à petit la conscience publique, sans que les gens paraissent s'en apercevoir. Et ici, en ces pages, sa présence, son action, son sens mystique servent — risquons les métaphores — d'axe, d'argument, de fil conducteur à l'affabulation et agrafent les volets du triptyque. Nous le voyons à sa naissance, fabriqué à Ludwigshafen, dans la fameuse Badische Anilin und Soda Fabrik hérissée d'innombrables cheminées et où règne, en puissance occulte, du fond de son laboratoire surnommé, pour son terrible mystère, la „Wagershölle” (enter de Wager), le grand chimiste avec son état-major.

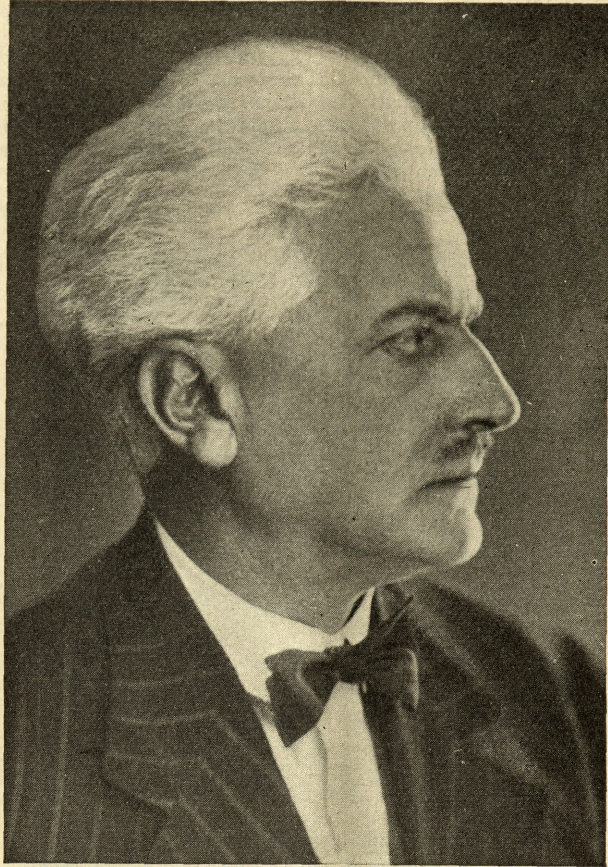
C'est là qu'on envoie en service commandé le capitaine Claude Despaix, expert en la matière, l'enterre-vivant, sauvé par bonheur et retapé tant bien que mal. Il est chargé de soustraire l'homicide secret et d'en communiquer la formule, le composé, à qui de droit. L'officier français arrive en Allemagne affublé d'une personnalité fictive, créée à son usage: il porte le nom de Ossian Helm, est docteur ès sciences par sa profession (titre qu'il possédait effectivement, dans le civil), Germano-Américain de par son origine et nationaliste allemand par ses sentiments qu'irrésistiblement reveille en lui la guerre. Notons tout de suite que sous ce masque, dans cette peau d'emprunt, il perd tôt, à force de s'identifier au personnage tactique, la connaissance intime de ce qu'il est en réalité. Son passé se dissout dans l'ambiance nouvelle, sa volonté première s'évapore peu à peu sous la chaleur locale, ses buts initiaux s'effacent de plus en plus de sa mémoire, — pour faire, en son être moral, un vide presque complet qu'aucun élan de remploi, nul succédané d'anciennes vertus ne comblent. Ni nostalgie, ni doute angoissé, ni désir de se manifester, de quelque façon que ce soit, n'habitent cet absent. Indifférent aux choses extérieures, qu'elles le touchent de près ou qu'elles viennent de loin, il vit dans une perpétuelle brume, dans une manière de prison en ouate, d'où tout bruit, toute agitation se trouvent bannis. Seul un amour muet, jugulé, étouffé pour une femme inaccessible et les impondérables qui suivent, en cortège fantomatique, cet attachement inerte, demeurent dans sa morbidité. Là, il n'est plus question d'une éclipse momentanée ou d'une amnésie totale, comme dans „Siegfried et le Limousin”, par exemple, mais d'un doublement d'individualité où une partie de l'âme s'en va sans esprit de retour. Quelle est la cause de son tranquille malheur? La commotion, pour sûr. L'existence qu'il mène, bien certainement. Et puis, à son état qui tient le milieu entre l'hypnose et le „rêve éveillé”, contribue grandement ce facteur mentionné, par allusion, ci-dessus: l'adoration obsédante, fatale où la sensualité se cache sous une dévotion quasi mystique, qu'il voue, longtemps en silence, longtemps refoulé, à la bien-aimée Rita, femme (ou veuve) du baron von Tebben-Gerth, commandant d'un sous-marin en chasse, et fille du professeur Wager.

La baronne est, disons-le par parenthèse, la seconde grande figure féminine du roman. Sublime musicienne, visionnaire ou plus exactement hallucinée, elle se meut sur la lisière de la démence et sous l'obédience de son amour pour le vivant ou le défunt héros, son mari.

Ensemble, Mme Rita et le Dr. Ossian Helm vulgo le capitaine Claude Despaix, noyés, tous deux, dans le marasme du mo-

ment par-ci par-là coupé de vivacités hystériques, entourés de cette atmosphère à la fois résolutive et énervante, mènent, côte-à-côte, une existence en marge du réel: lui déraciné, dépourvu de qualité civique, d'appartenance nationale, d'identité en un mot, privé de sa langue maternelle,

Pour Mme Rita von Tebben-Gerth, ainsi que pour beaucoup de ceux qui meublent le livre, bah! pour tous ou de peu s'en faut, les songes, les visions, les cauchemars accompagnent les pensées qu'ils ruminent, les passions qu'ils éprouvent, les gestes qu'ils accomplissent. Bien des



phot. Artz

ANDRZEJ STRUG

dépouillé de sa vraie âme qu'il troque en vrac contre des artifices et des mensonges, enfin empêtré dans un sentiment sans violence apparemment, mais aussi sans fond et sans espoir; elle à demi-consciente, durant des jours entiers enlisée dans ses doux souvenirs, abîmée dans d'amers regrets, et, par à-coups, luttant avec eux, par des moyens à sa portée. Elle n'en eut qu'une couple, au vrai: chute dans les bras d'Ossian Helm, afin d'oublier, et, ensuite, afin d'en finir, suprême plongeon dans les flots du Rhin.

choses se passent sur le plan fantasmagorique, même celles à trois dimensions et au sens exact, palpables par ailleurs, corporelles. De fait, les gens ne paraissent pas situés strictement, fixement dans le temps et dans l'espace, selon le droit acquis, d'après la désignation naturelle. Il y a, à tout bout de champ, des déplacements et des décalages, puisque les coeurs et les esprits sont fous, les nerfs à fleur de peau, les chairs à vif et les notions du bien et du mal submergées par des vagues toujours montantes d'iniquités et d'erreurs.

Władysław Broniewski

Lied und Sorge

*Wird nichts aus dem Leben mehr ranken?
Noch ein Jahr, noch zweie, noch x...
Schwarze Schwäne meiner Gedanken,
Gleiten weichselwärts nach dem Styx.*

*Ich bot meine Brust allen Schlägen.
Ich kämpfte. Ich zögerte nicht.
Weder Logik noch Zahl bewegen
Mein Leben und mein Gedicht.*

*Doch Sorge zerfrass die Kanäle.
In mein Lied hat sie Rost gebracht.
Nur ein Schrei aus gepresster Kehle,
Dringt dumpf in die taubstumme Nacht.*

*Noch im Schrei bin ich jung geblieben.
Ist ein Donner — treffe er mich!
Dieser Welt werd ich mich nicht fügen.
Und rufe ihr „nein!“ ins Gesicht.*

Juljan Tuwim

M ü h e

*So in sich den Tod zu entfachen
Wie ich! In seinem eiskalten Geleucht
Zu stehn mit frierendem Nacken,
In einer fremden Welt, die dröhnt und keucht!*

*Leblos in einen Punkt zu schau'n,
Wo Traum und Ewigkeit sich finden.
Dort, wo die Wüste zittert im Grau,
Dem festen Boden zu entschwinden.*

*Wo jedes menschlich Wort verstummt,
Um süßen Klang sich noch zu mühen!
Damit aus toter Asche Blumen blühen.
Im Glück zu sterben — zu leiden wiederum.*

Uebersetzt von Izydor Berman.

Tenez. Les espions y sont des manières de poètes déments et maléfiqes qui exercent leur métier infâme, non pas pour des gains personnels, encore moins au profit de leur cause, mais pour augmenter uniquement, dirait-on, les abominations de l'heure, la confusion générale.

Et les „observateurs” de tout acabit ne manquent pas, le long de la trilogie de Strug, Eva Evard, au premier rang, elle qui paie de sa tête, au dévouement, sa curiosité „spectaculaire” et qu'elle dit tout innocente. Cette star qui est aussi une étoile filante et cultive l'espionnage, ou quelque chose de fort similaire, impartialement, à deux fronts, l'art pour l'art, penche à l'origine pour les Alliés, mais lors d'un séjour en Allemagne, une des étapes des ses promenades au-delà des frontières, d'un belligérant à un autre, témoin de l'intérêt aux Centraux et de la chaude sympathie à leur opiniâtreté et à leur misère, pour revenir derechef à la France, quand elle retrouve, au retour, „son” Paris. Aussi, a-t-elle pour amis, à faveur égale, le gros bonnet du 2-e Bureau allemand, le général von Sittenfeld affolé par ses charmes, et le sieur van Trothen, directeur d'une firme cinématographique et chef de l'espionnage franco-anglais, l'homme froid et malin, cependant au bout déjà de son rouleau, trop surmené à la longue, bousculé à l'excès par les émotions inhérentes à son poste où les périls le guettent de droite et de gauche: névropathe qui ne tarde pas de couler bas, dans la démence définitive. Il y a encore Mme Greta von Senden attachée aux services ennemis, simultanément ou à tour de rôle, une cocainomane et nymphomane, la femme séparée de cet officier prussien qui agonisait fraternellement, contre à contre — vous en souvient-il? — avec le capitaine Despaix, là bas, quelque part en Champagne. Il y a le commandant en retraite von Senden lui-même, le rescapé, qui, invalide et ivrogne invétéré, chasse du regiment et, soupçonné, cassé de son grade, rait de basses besognes d'espionnage, soit chez les neutres, soit parmi les siens.

Où! le monde qui hante cette fois Strug, espions et espionnés, sacrificateurs et victimes, a perdu la raison, à l'image des foules hors du livre, des peuples de la terre, en proie à la fièvre rouge, à qui mieux mieux. D'aucuns sont bons à entermer, camisole de force au dos, et d'autres, pour le moins, à être surveillés de pres, tel un danger latent. Le capitaine Claude Despaix, alias Dr. Ossian Helm, qui s'est egaré avec son desin, spolié de son envie, comme Peter Schlemihl le fut de son ombre et l'Etudiant de Prague, de son regret... Rita à laquelle son délire lucide (contradictio in adjecto) retire toute réalité aux tans et la donne aux rêves et aux désirs („D'habitude, je crois à mes chimères, avoue-t-elle à son confident Helm, et alors je me sens bien...” le pire est quand ma raison se réveille en moi!...) le couple von Senden et leur dévergèment de corps et d'esprits, leur désagrégation morale... van Trothen qui, sa névrose dégénérée en psychose, à bout de forces, ainsi que Kaskoinikoff, lorsqu'il confesse son tort à Porphirietz, se déclare, annonce, après s'être trahi à plusieurs reprises, et, non pouvant plus, se livre, les pieds et les poings liés, au général von Sittenfeld, lui-même touché par la déraison qu'apporta à son âme de reître astucieux sa vulgare passion pour Eva Evard.

C'est que la guerre plane sur eux tous, absurde, comme un mensonge, et cruelle, comme un élément. Si loin qu'on soit d'elle, on subit son action dissolvante, on s'expose à sa contagion corruptrice. Quel neutre, quel indifférent, quel sourd-muet et aveugle n'eût pas eu alors la vision tourmentante d'une abyssale déchéance? „A quoi bon, pourquoi et pour qui ces souffrances et ces crimes? Qui a précipité l'humanité dans cet abîme de feu? Est-ce Dieu, est-ce les humains qui sombrèrent soudain en démence?”, demande à l'Inconnaissable un des personnages du roman.

Les étapes successives des états d'âme pendant le Grand Embrasement, la trilogie de Strug les présente avec un relief qui force à les revivre, tout chauds et tout frais: l'exaltation et la dépression, en douce écossaise, et surtout cette accommodation infâme, cette monstrueuse symbiose, quand on „s'installa” dans la guerre. Chi-

mères, mélancolies, folies, sottises, abjections, rappelées par l'écrivain polonais, surgissent de leur tombe sanglante et boueuse.

Pour ce, il nous promène de capitale en capitale, de contrées en contrées, de la ville à la campagne, à travers les saisons. Changements des décors, des milieux, des climats. Avec Eva Evard, nous allons chez ceux qui papotent ou intriguent ou plastronnent et se disent élite... visitons la cellule nr. 12, à Saint-Lazare, où furent enfermées Mme Steinheil et Mme Caillaux, et où elle-même attend le verdict... parcourons le Paris matinal, dans une auto militaire, à côté d'elle, la condamnée à mort, pour nous rendre au lieu du supplice, devant le mur d'un fort suburbain. Avec le vieux et funeste Wager, nous sommes à Ludwigshafen—Mannheim, patrie et citadelle des gaz... passons de longs instants à sa lugubre villa où se meurt d'ennui et de détresse Rita, sa fille, et où il trépassera lui-même, hanté par l'idée d'être gazé par sa „Croix Jaune”; nous accompagnons le néfaste vieillard à Cologne, pour une entrevue avec Ludendorff, maître des armées allemandes et leur fossoyeur. Avec le Dr. Ossian Helm, avec son ami retrouvé von Senden, avec Greta von Senden, avec le commandant von Tebben-Gerth, avec bien d'autres encore, nous voyageons de-ci de-là, sur la terre, sur et sous la mer, pour voir les paysages de l'âme et les visages du sort.

Nous visitons, à leur côté, les obscurs souterrains de la guerre, postes d'écoute, centres d'observation, points de guet et guet-apens, et, grâce à eux, cheminons dans ces méandres d'abominations mentales et sentimentales: déviations et anomalies que elle engendre dans les cerveaux, horreurs qu'elle fait éclore dans les coeurs. Et c'est de la sorte que M. Strug déshonore la guerre. Sa face mise à découvert, nous ne l'apercevons que tout au commencement et tout à la fin de l'oeuvre: une explosion de mine, en un abatis d'arbres, d'armes et d'hommes, et une attaque de tanks qui besognent à souhait, pareillement; de même que nous ne faisons qu'entrevoir, en fugaces silhouettes, en pronoms perdus, en sommaires esquisses, les grandes figures d'alors: Clemenceau, Pétain, Ludendorff.

Car Strug n'est pas un poète épique, ni un peintre de vastes fresques. Il est psychologue, au premier chef, et quelque peu psychiatre. Les pages où, en interrogeant les intellects, en confessant les émotivités, en analysant les gestes, il decortique et dissectionne les âmes hors de leur axe, sans boussole, en deroute, malades d'amour, de remords, de peur, — ces pages donc où il traite de cette espèce de pathologie, ont une autorité sans égale. Les pensées qui évalent leur echeveau sans fin, les sensations qui s'embroutent, les impressions qui s'emmêlent, les réactions qui se nouent en inextricables enlacements, les affections qui s'aggrinent comme les yeux sur la soupe grasse, ou se dispersent et fuient, comme des gouttelettes de vif argent, — tout ce langage obscur des instincts, desirs, regrets, souvenirs, ce jeu intime de l'être, dans l'attente de la mort: chez les condamnés à la peine capitale, chez les soldats à l'heure H, chez les agonisants à même le sol ou sur les lits de douleur, Strug le connaît à la perfection. Naguère, il a offert, aux lettres polonaises, un chef-d'oeuvre au genre, son inoubliable „De-main”. Aujourd'hui, par maints endroits de „Croix Jaune”, il confirme son ancienne maîtrise.

Je ne suis pas sans savoir ce que mon compte-rendu de cette trilogie a de disséminé, de désordonné, d'anti-architectural, si j'ose dire. C'est sans doute de mon fait et par ma faute, mais la raison git également en ce que le récit se montre si dense, si lourd de poids spécifique et si varié de couleur, de ton, de rythme et de „température”, si riche de substance (problèmes, litiges et conflits, événements et incidents, aventures et mésaventures, dispositions d'esprit et états de sentiment, types et décors) qu'on pourrait en tirer dix, vingt tomes sagement équilibrés et économes de matière.

Ne nous plaignons pourtant pas de cette abondance. Combien vaut-elle davantage que la lésine qui entache de nullité tant de livres d'à présent!

Michał Choromański

Une opération*

traduit par Franck L. Schoell

A une heure et demie du matin, comme le chirurgien Tamten et son ami von Fuchs, *dozent* à la Polyclinique de Vienne, venaient de s'endormir, le téléphone sonna au chevet du chirurgien. Celui-ci s'éveilla sur-le-champ, plaça le récepteur contre son oreille toute chaude et dit, «Allô!». De l'autre côté du mur, selon le pli acquis au cours de bien des années, le *dozent* s'éveilla non moins mécaniquement; il plaça entre ses lèvres une pastille d'eucalyptus et tendit l'oreille. Le chirurgien reconnut au téléphone la voix de Rubinski:

— Le numéro 101 a une crise et des vomissements.

— Qui est-ce, le 101? Madame Widmar? demanda le chirurgien.

Le téléphone éternua et siffla.

— Aha, dans ce cas, en route pour la table d'opération! dit simplement le chirurgien.

Il raccrocha vivement, s'habilla comme un automate bien remonté et se rendit dans le salon sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller son ami. Mais le *dozent* von Fuchs s'y trouvait déjà. Il était en pyjama — un long pyjama blanc à raies vertes, raide encore du repassage.

— Tu as une opération urgente? demanda le *dozent* sans s'étonner.

Le chirurgien répondit:

— Cette même malade qui a une appendicite.

— Elle a eu des vomissements? demanda le *dozent*.

Le chirurgien répondit:

— Je m'en doutais depuis ce matin. Elle avait mal à la tête.

— Oh, oui, fit le *dozent* en remuant les mâchoires.

Il avait dans la bouche sa pastille d'eucalyptus.

Le chirurgien Tamten mit son tablier.

— Je m'excuse de t'avoir réveillé, fit-il, et il voulut sortir, mais le *dozent* le retint:

— Oh non, dit-il, je vais te servir d'assistant.

— Non, non. Tu es venu ici pour te reposer.

— Peu importe, et le *dozent* von Fuchs se mit lui aussi en devoir de s'habiller.

— Prends ma chemise dans l'armoire, s'écria le chirurgien Tamten, et à pas rapides, mécaniques, il traversa la salle à manger des sœurs, qui était vide, et gagna le corridor de l'hôpital.

Le *dozent* s'habilla non moins lestement. Chacun de ses gestes était calculé, il n'en faisait pas un de trop. Il prit dans le linge de Tamten une chemise chirurgicale et mit un tablier frais. Dans ce tablier, il paraissait encore plus mince. Il écarta ses cheveux dorés du front, qu'il avait fort haut, et sortit.

Il s'engagea dans le corridor. Il ne faisait aucun bruit dans ses sandales blanches. On eût dit un fantôme.

Il avait les yeux fixés droit devant lui. Son regard immobile était sans âme. La porte qui s'était refermée derrière lui retenait dans l'appartement de Tamten tout ce qu'il y avait de privé dans la vie des deux médecins.

Tranquille et froid, il pénétra dans la salle d'opération sans avoir fait le moindre bruit. Dans la première salle le stérilisateur ronflait. Le radiateur électrique était allumé. Il faisait très chaud — une chaleur étouffante, comme celle d'une serre.

Dans la première salle il y avait contre les murs trois grandes armoires en verre avec les instruments. A main droite, au-dessus de la cuvette luisait le bras allongé du robinet en nickel. La seconde salle était sommée d'un plafond de verre à travers lequel on voyait le ciel noir. Au milieu se dressait l'étroite table d'opération aux lignes sévères. Au-dessus pendait une lampe scintillante qui ne donnait pas d'ombre. Sur le côté on voyait un grand réflecteur. Dans le coin se trouvait une petite table en métal sur laquelle reposaient des boîtes en nickel.

Dans la première salle, devant la cuvette, se tenait le chirurgien Tamten. Il portait pantalon de toile blanche, hauts caoutchoucs noirs reluisants qui couvraient la cheville, chemise à manches courtes et tablier de toile cirée. Le chirurgien Tamten était penché au-dessus de la cuvette. Il se lavait et se frottait les mains avec une brosse épaisse. De temps en temps il ouvrait du coude le robinet mobile, laissait la mousse se dissoudre sous le jet d'eau chaude et de nouveau s'astiquait les mains et les avant-bras jusqu'au coude. L'assistant Rubinski faisait de même, un peu plus loin. Le chirurgien grommela dans sa direction:

— Vous auriez pu vous laver les mains plus tôt, mon cher Monsieur!

La sœur surveillante entra, encore encombrée et pâle. Elle se mit à préparer les flacons d'éther. Le stérilisateur ronflait. L'infirmier Paul s'affairait près du radiateur et préparait les instruments. D'un mouvement assoupli par l'habitude, le *dozent* von Fuchs se débarrassa de son tablier et demeura comme Tamten en pantalons blancs et en chemise de femme décolletée, sans manches. Il enfila son tablier de caoutchouc, puis saisit la brosse disponible et se frotta les mains à l'eau chaude. Il était deux heures du matin. Le chirurgien Tamten ouvrit du coude le robinet, et rinça la mousse de savon.

— Où est la malade? demanda-t-il à l'infirmier. Veuillez me verser encore du savon.

L'infirmier courut dans le corridor. Le chirurgien cria derrière lui:

— Amenez la malade!

Le docteur Rubinski se frottait les coudes à la brosse. Le *dozent* von Fuchs lui aussi se lavait et se brossait les mains. Tout en savonnant ses longs doigts maigres et sans regarder vers le sol, le *dozent* introduisit son pied droit, chaussé

d'une sandale blanche, dans le caoutchouc à tige, puis ce fut le tour du pied gauche. Il fit ensuite dissoudre la mousse sous le jet du robinet. Dans la salle il faisait chaud. Il y avait une odeur d'éther et comme de moisissure, mais le chirurgien Tamten et le *dozent* inspiraient à pleins poulmons cet air familial, comme s'il eût été embaumé.

Le chariot roula doucement dans le corridor. Quelque chose de blanc reposait dessus. A côté trotta la sœur de jour. C'était l'infirmier Paul qui poussait le chariot. Il était deux heures et quelques minutes. Les médecins se lavaient et se fourbissaient les mains. La porte de la salle s'ouvrit sans bruit et la malade, couverte d'un drap, fit son entrée sur le véhicule. Ni le chirurgien Tamten ni le *dozent* ne se retournèrent. Ils étaient penchés au-dessus de la cuvette. La mousse giclait de tous les côtés. Le chirurgien dit seulement: «On peut commencer» et de nouveau s'astiqua la peau à la brosse. L'infirmier poussa le chariot dans la seconde salle. La sœur surveillante était déjà là, attendant la malade. Le chariot s'arrêta dans la salle d'opération. La malade poussa une exclamation étouffée.

Le chirurgien demanda brusquement:

— Qu'y a-t-il?

Le *dozent* leva un instant la tête, regarda dans la direction du chariot et sourit doucement, comme s'il savait par cœur tout ce qui allait suivre. La malade s'écria d'une voix étouffée:

— Les instruments!

Le chirurgien montra toutes ses dents dans un sourire artificiel et continua de se laver les mains. Mais la malade avait toujours les yeux fixés sur les armoires de verre avec leurs bistouris étincelants. Elle tremblait de tout son corps.

— On ne vous fera aucun mal, Madame, dit la sœur. Ces instruments sont pour d'autres opérations.

On approcha le chariot tout contre la table d'opération. L'infirmier et la sœur enlacèrent la malade de leurs bras, ils la déposèrent sur la table, puis on éloigna le chariot. Déjà l'on avait injecté à la malade une dose morphine-caféine-atropine-et-camphre. Elle reposait donc un peu hébétée et soupira seulement une fois ou deux. La sœur surveillante lui enleva sa chemise. La malade fut un instant nue. L'infirmier dirigea le rayon de la lampe scintillante au milieu de son ventre. Puis, avec des cordons blancs, on attacha à la table les bras et les jambes de la malade, on disposa au-dessus de son visage le treillis métallique et on y plaça la serviette.

— J'ai peur, docteur! gémit-elle. De la salle voisine le chirurgien, qui se brossait les mains, répondit automatiquement: — Quelle idée! Quelle idée!

«Au début tout alla le mieux du monde, raconta plus tard l'interne Rubinski. La machine fonctionnait impeccablement. Lorsque j'eus communiqué par téléphone avec le directeur, je revins au cent un et j'ordonnai à la sœur d'éveiller la surveillante, car l'opération devait avoir lieu sur-le-champ. Chez nous c'est généralement la surveillante qui administre le narcotique. C'est moi-même qui fis à la patiente l'injection préopératoire. Je demeurai assis auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se fût un peu calmée. Je n'ai jamais vu une personne plus énermée. Elle tremblait et ne faisait que demander pourquoi elle avait des vomissements et s'il n'y avait pas dans la chambre une vilaine odeur de benzine. Je la quittai un peu plus tard et j'allai dans la salle me préparer en vue de l'opération.

«Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le *dozent* fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du *dozent* ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le *dozent* ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes.

Debout dans un coin de la salle d'opération, l'infirmier Paul aiguisait le rasoir. La malade n'était pas encore endormie. Il lui dit donc, pour la prévenir:

— N'ayez pas peur, madame, je vais vous raser.

Et il se mit en devoir de lui raser le bas-ventre.

La malade avait d'étranges tremblements. Son ventre et son mont de Vénus étaient en mouvement. Sans qu'il sût pourquoi, l'infirmier eut le sentiment de caresser sa propre femme.

— Nous venons, nous venons! s'écria le chirurgien de la première salle.

Le *dozent* dit: — Oui, ça y est.

Maintenant c'est à l'alcool qu'ils se lavaient les mains, puis ils les levèrent et ils demeurèrent ainsi un moment, les mains dressées, comme des prêtres pendant la prière.

— A l'ouvrage! ordonna le chirurgien Tamten d'un ton sec. A ce moment les premières gouttes d'éther tombaient sur le masque et, du bout de ses pinces, l'infirmier Paul retirait du stérilisateur les tabliers stérilisés.

Les jambes de la malade étaient couvertes d'un drap, comme aussi sa poitrine, en sorte qu'on voyait seulement le ventre nu. La sœur surveillante était assise sur un escabeau près du chevet; d'une main elle tenait le visage de la malade, de l'autre elle tenait le flacon d'éther, d'où s'écoulait une goutte après l'autre.

L'odeur était à la fois forte et douceuse. Dans la salle voisine l'infirmier prit avec ses pinces les masques de gaze, appliqua l'un d'eux sur le visage du *dozent*, l'assujettit sur la nuque. On ne vit plus, à travers la fente étroite, que des yeux bleus tranquilles.

Le médecin Rubinski regarda par hasard par la porte et pensa, en regardant le *dozent*: «Qui me rappelle-t-il donc? Ah oui, on dirait Chopin!». Mais à ce moment les chirurgiens levèrent de nouveau les mains et l'infirmier se mit en devoir de leur attacher par derrière les cordons de leurs tabliers. Puis ils enfilèrent leurs gants de caoutchouc couleur de bronze.

La patiente respirait péniblement; elle eut un étouffement. La sœur tenait fortement sa mâchoire. Tout à coup la malade se mit à se tortiller. Personne ne faisait de bruit. Soudain le ventre de la



MICHAŁ CHOROMAŃSKI

malade émit des sons étranges que l'on entendit dans toute la salle.

— Waou, waou, waou! aboyait-elle. On eût dit un chien.

— Respirez tranquillement, madame! s'écria de la salle voisine le chirurgien Tamten.

— Waou, waou, waou!

La sœur surveillante serra plus fortement contre les lèvres et le nez de la malade le réseau métallique arrondi, qu'elle couvrait d'ouate imbibée d'éther, et dit tranquillement:

— Soyez calme, soyez calme!

La malade aboya une fois encore. On eût dit qu'elle voulait s'arracher de la table. Puis elle se redressa subitement et se raidit.

«En général je suis suffisamment endurci aux scènes pénibles qui se produisent avant les opérations, dit Rubinski. Mais alors, je m'en souviens, cet aboiement fit sur moi une impression particulièrement désagréable. Bon gré mal gré, j'eus peur que la malade ne mourût, bien que je susse qu'il n'en était rien. Le directeur et le *dozent* étaient immobiles comme des momies. Cela tranquillisa aussitôt mes nerfs. Tout, je le répète, s'annonçait pour le mieux, et il ne me serait jamais venu à l'idée que quelque chose de pareil pût se passer pendant la huitième minute! L'atmosphère était tout à fait paisible et la sécurité régnait. Toutefois un détail m'étonna. Je vis par la porte le directeur qui regardait la malade étendue sur la table: tout à coup il se retourna vers le *dozent* et lui dit quelque chose. Cela dura un rien de temps, mais j'eus le sentiment qu'ils avaient fait une remarque très curieuse. Puis tous deux entrèrent, en masque, dans la salle d'opération.

C'était vrai. Le chirurgien était maître de lui, un peu ennuyé peut-être, comme avant chaque opération. Il ne s'intéressait pas du tout à la malade. Il était devenu partie d'une machine que lui-même mettait en mouvement depuis bien des années. Il avait le sentiment d'être un appareil qui travaillait avec précision. Il se comptait au nombre des chirurgiens les plus calmes, toujours sûrs d'eux, qui jamais ne perdent la tête ni se s'emballent pendant une opération. Nul de ceux qui l'avaient assisté ne pouvait citer un cas où il eût eu un mot un peu vif pour quelqu'un, ou un mouvement d'énervement. Au contraire, aux moments les plus dangereux, il était d'une prévenance exagérée, et même son langage était choisi. Jamais il n'adressait à personne une parole désobligeante. Tout au plus disait-il avec une délicate impatience: «Veuillez, cher Monsieur, me donner cela un peu plus vite, pour l'amour de Dieu!» ou quelque chose de ce genre. Rien ne pouvait le sortir de son équilibre professionnel. Aussi, plus tard, le chirurgien Tamten ne parla-t-il jamais de la huitième minute sans un peu de dégoût: «J'étais sûr de mon sang-froid, comme un mécanicien monté sur une locomotive qu'il connaît depuis trente ans. Mais par la porte je vis le ventre de la malade et je demeurai un peu interdit, car je m'étais pris en flagrant délit: c'était la première fois que je regardais un corps nu non pas

comme un médecin, mais comme un homme. Cette maudite courbe du ventre!».

Le chirurgien Tamten se détourna et dit au *dozent*:

— Regarde, regarde!

Le *dozent* répondit: — O, jawohl! et regarda lui aussi, l'espace d'un instant, le ventre nu de la femme étendue sur la table d'opération. La ligne du ventre était en effet belle et inquiétante. Mais sa beauté s'évanouit aussitôt aux yeux des deux médecins, et de nouveau l'un et l'autre ne virent plus devant eux qu'un fragment du corps de la malade numéroté un, qu'il fallait opérer de l'appendicite.

Marchant à pas caoutchoutés sur le carrelage, le chirurgien passa rapidement dans la salle d'opération. Le *dozent* von Fuchs le suivit. La sœur surveillante dit:

— Elle vient de s'endormir, monsieur le directeur.

Le chirurgien Tamten eut tout à coup un air grave, son visage se rembrunit et, regardant le ventre, il demanda:

— Quelle heure exactement? Veuillez vous le rappeler.

La sœur répondit:

— Deux heures seize minutes, monsieur le directeur.

A deux heures seize, la malade était donc endormie. Le docteur Rubinski idoit d'un geste méticuleux le côté droit du ventre, puis de tous les côtés il l'enroula de serviettes, qu'il fixa avec des pinces. Finalement on ne vit plus qu'une partie infime du corps sous la forme d'un étroit rectangle couleur bronze foncé. A deux heures seize minutes et quelques secondes, le chirurgien Tamten dit tranquillement:

— Le bistouri!

Il était penché au-dessus de la main droite de la malade. Le *dozent* von Fuchs était à gauche, tandis que le docteur Rubinski donnait les instruments. Il tendit promptement le bistouri et le *dozent* attrapa l'écarteur en l'air avec l'adresse d'un prestidigitateur. Les instruments brillèrent d'un éclat froid.

— Abaissez les jambes! dit le chirurgien et aussitôt l'infirmier Paul sortit de terre et exerça une légère pression sur le levier de la table d'opération.

La machine opératoire, qui se composait de cinq personnes, était décidément en marche et travaillait avec exactitude sans bavure. L'opérateur et ses assistants ne faisaient plus qu'un; ils étaient une sorte de monstre étrange, une hydre à cinq têtes et à dix mains, dont tous les mouvements étaient minutieusement calculés et mathématiquement coordonnés. Il n'y avait pas un mouvement inutile et tout marchait comme sur des roulettes. Le chirurgien allait dire: «Abaissez aussi la tête de la malade», mais la sœur et l'infirmier devinèrent son désir au vol et au même moment ce dernier poussa aussi le second levier de la table.

Le *dozent* fit alors un mouvement d'épaule en signe d'approbation. Dans son infatigable précision, le travail s'annonçait agréablement; il se déroulait comme sous une inspiration artistique.

La première incision ouvrit la peau et une couche de graisse blanchâtre, d'où le sang coula aussitôt.

— De la gaze, dit le chirurgien, mais, sans avoir attendu, déjà Rubinski avait tendu la gaze au *dozent*, et ce dernier essayait la blessure. Les mains des chirurgiens étaient déjà en sang. De sa pince, le docteur Tamten jeta dans le seau la gaze, qui fit «flac». La blessure montrait quelques vaisseaux sanguins d'où le sang suintait.

La pince, dit le chirurgien, et il saisit le vaisseau avec la pince. Sans regarder, le *dozent* prit le fil dans les mains de Rubinski et ligatura la veine. Le sang s'arrêta. Puis, avec les écarteurs brillants qui avaient la forme de petits râtaux maladroits, il saisit des deux côtés les lèvres de la blessure et les écarta.

— Un couteau, prononça d'une voix monotone le chirurgien Tamten, et il fit une entaille dans la couche suivante, contre laquelle le *dozent* appliqua aussitôt de la nouvelle gaze. Le chirurgien

jeta dans le seau le linge ensanglanté. On voyait déjà le péritoine. La blessure avait quelque sept centimètres de long, elle était rose-violacée. Le chirurgien ferma de nouveau les vaisseaux avec ses pinces; les pinces et les lourds écarteurs pendaient des deux côtés de la blessure. Au moindre mouvement ils cliquetaient. Avec les écarteurs le *dozent* écarta davantage encore les lèvres. Le chirurgien dit: «Des ciseaux!». D'une main Rubinski tendit les ciseaux, tandis que de l'autre il tenait le fil prêt. Le péritoine était déjà ouvert; aussitôt on vit affleurer à la surface les intestins jaunâtres ou violacés, qui luisaient faiblement. Le chirurgien jeta de côté deux pinces sales. L'infirmier les cueillit au vol et les plaça dans le stérilisateur.

L'hydre aux cinq têtes et aux dix mains se mouvait selon un rythme infatigable. L'opération se déroulait à tous égards de la façon la plus favorable. Telles vingt antennes mobiles, les doigts des chirurgiens s'affairaient avec une précision rapide comme l'éclair. La respiration de la malade était lourde et régulière. La sœur surveillante avait déjà versé la moitié du flacon d'éther. Dans la salle voisine l'infirmier faisait tranquillement bouillir les instruments.

La salle étincelait sous la lumière blanche et pénétrante de l'électricité. Tout était blanc. Seuls les mains et les tabliers des chirurgiens étaient maculés de sang frais.

— Combien de minutes? demanda le chirurgien d'une voix monotone.

— Huit, monsieur le directeur, répondit la sœur. Le chirurgien élargit la blessure et mit la main dans les entrailles de la malade.

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'inattendu, d'effrayant dans sa soudaineté.

Rubinski remarqua que, sur la partie supérieure du nez du chirurgien — car à travers le masque on ne voyait que les yeux et un bout de nez — une goutte de sueur avait soudain perlé. Au même instant le *dozent* se pencha rapidement au-dessus de la blessure; le chirurgien Tamten leva la tête et regarda le *dozent*. Aussitôt ce dernier parut deviner quelque chose.

— Oh lala! na so was! fit-il doucement.

Sur le nez du chirurgien une seconde goutte de sueur pointa, le nez rougit, le chirurgien dit d'une voix changée, assourdie, comme si quelque chose l'étouffait:

— Das se-he ich zum dri-tten Mal...

Puis il s'écria:

— Ein-ge-ka-pselt!

— O, jawohl! murmura le *dozent*.

Il y eut un moment d'inquiétude et d'étonnement. Comme une étincelle électrique, cette inquiétude qui avait éclaté chez le chirurgien Tamten se communiqua à Rubinski, à la sœur et à l'infirmier. Aussitôt tout se gâta. Le mécanisme opératoire se mit à jouer arithmiquement, comme un moteur poussif. Le chirurgien Tamten se maîtrisa. En un clin d'oeil il eut recouvré son calme et reprit possession de sa tête, mais il était déjà trop tard.

— Des ciseaux, dit le chirurgien d'un ton presque endormi. C'est une pince que Rubinski lui donna d'un mouvement enfiévré. Quelque chose se mit à gargouiller dans la gorge de la malade. Le chirurgien fit valser la pince, qui effleura l'oreille de Rubinski, et dit:

— Triple andouille!

La pince tomba avec fracas sur le carrelage émaillé. La malade gémit et elle eut un étouffement. Le chirurgien dit à la sœur:

— Veuillez à ce que la malade respire tranquillement!

La sœur rougit jusqu'aux oreilles et ouvrit les lèvres. Il n'y avait plus une goutte d'éther dans son flacon. La bouteille de réserve avait disparu comme par enchantement.

— Des ciseaux! répéta le chirurgien d'un ton endormi. Rubinski, dont les mains tremblaient, lui tendit maladroitement une pince. Le chirurgien lui jeta la pince au visage et dit:

— Triple andouille!

Tout à coup le ventre de la malade remua en même temps que la poitrine. La patiente aboya de nouveau: — Waou, waou! La sœur surveillante n'avait plus une goutte d'éther sous la main.

Le chirurgien tourna lentement vers elle son visage masqué. Il avait le nez trempé. Il dit, en scandant chaque syllabe: — Veil-lez à ce que la ma-la-de respire!

Le *dozent*, qui avait tout deviné, s'écria froidement: — De l'éther!

L'infirmier, qui faisait bouillir les instruments dans la salle voisine, devina qu'on avait besoin de lui et il entra en courant dans la salle d'opération.

— Il n'y a plus d'éther! s'écria la sœur, qui pleurait presque.

— Donnez-moi tout de suite les instruments qui ont bouilli dit Tamten.

L'infirmier perdit la tête. Il ne pouvait trouver la bouteille d'éther dans le coin. Dans le stérilisateur l'eau ne bouillait pas encore.

— Des ciseaux, répéta le chirurgien pour la troisième fois. Il regarda la surveillante, qui était assise, les yeux exorbités et il dit sèchement:

— Tirez la langue!

Au même instant Rubinski lui glissa dans la main un bistouri. Le chirurgien le jeta de toute sa force à la tête de Rubinski et dit:

— Triple andouille!

Alors, d'un mouvement vif et souple, le *dozent* poussa Rubinski du coude. Après un simple coup d'oeil sur la table, il y saisit des ciseaux et les passa au chirurgien. Tamten tailla avec les ciseaux

dans la blessure et l'allongea. Le *dozent* dit d'une voix caressante:

— O, jawohl!

La sœur surveillante raconta que l'effroi lui avait fait entièrement perdre la faculté de remuer. «Pour la première fois j'avais pendant une opération entendu le directeur prononcer une grossièreté. Mais l'inquiétude s'était emparée de moi plus tôt encore. Je ne sais pas ce qui a pu se passer pendant cette huitième minute. Je fus si effrayée que j'en perdis la mémoire. Je ne savais plus rien de ce que je devais faire. J'entendais comme à distance que la malade étouffait, que peut-être même elle se réveillait. J'oubliai complètement ce qu'il convient de faire dans des cas pareils. Je serrais seulement convulsivement le masque contre le visage de la patiente et je tenais le flacon au-dessus de sa tête. C'est seulement après un instant que je m'aperçus qu'il n'y avait plus d'éther. Je ne pus extraire de moi aucune parole pour appeler l'infirmier. Le pis était que je ne savais pas où était la bouteille de réserve. L'infirmier courut un moment pour me la donner, mais, sans me l'avoir apportée, il s'en retourna je ne sais pourquoi auprès des instruments qui devaient bouillir. Ce fut le début d'un vrai cauchemar!».

En effet, pendant quelques instants l'infirmier courut ça et là, comme s'il était possédé du démon.

— Qu'a donc le directeur? bredouilla-t-il. Il était épouvanté, car l'eau dans le stérilisateur ne voulait absolument pas bouillir.

— Je vous l'apporte tout de suite, tout de suite! répétait-il; et il regardait désespérément si des bulles ne montaient pas de l'eau. Non, la surface de l'eau était immobile.

«Déjà j'en étais au point où je voulais tout plaquer et m'enfuir dans le corridor, dit-il plus tard. Surtout lorsque je vis par la porte le bistouri effleurer presque, au vol, la tête de Rubinski. Ce dernier était alternativement rougi et blême. La sœur était assise, les lèvres ouvertes, il était pénible de la regarder».

— Les instruments bouillies! commanda le chirurgien d'une voix sèche. Tirez la langue! Mais ni l'infirmier ni la sœur ne pouvaient comprendre quoi que ce fût.

«J'ai cru que j'allais devenir folle, dit la surveillante. Que fallait-il faire avec la langue? avec quelle langue? Tout se brouillait dans ma tête. Pendant une seconde je faillis tirer moi-même la langue et la lui montrer. Nous étions tous comme égarés».

C'est exactement la même impression qu'emporta l'interne Rubinski. «La sœur surveillante était assise, complètement désespérée. On eût dit un moineau crevé, le bec ouvert. Je n'arrivais absolument pas à m'orienter. J'avais comme un éblouissement. J'entendais parfaitement le directeur dire: — des ciseaux! Je savais où ils étaient, et cependant c'est des pinces que je pris. Je ne pouvais pas diriger mes mains et chaque instrument me paraissait affreusement lourd. Ce qui s'est passé ensuite, je me le rappelle à peine. Il y eut en moi comme un déboulement, un vrai martyre. D'une part je sentais que je devais faire ceci ou cela, de l'autre j'étais en proie à une curiosité morbide: que s'était-il passé, et pourquoi le docteur était-il demeuré interdit pendant cette huitième minute? Mon intérêt était malsain, je le sentais moi-même, cela me rappelait des idées de persécution. Je sais encore que le *dozent* me donna un coup de coude et tendit lui-même les ciseaux. Je regardais la blessure comme un observateur qui ne pense à rien.

«Je me souviens même qu'une fois je voulus guigner dans la cavité abdominale, mais je n'y réussis pas, car aussitôt le chirurgien et le *dozent* masquèrent de leurs doigts, comme s'ils l'eussent fait exprès, tout le champ de l'opération. Alors, comme un crétin, je regardai leurs doigts. Les idées les plus saugrenues me vinrent à la tête. Je pensais que les mains du directeur étaient droites, fortes, agiles comme celles d'un singe. C'est bien cela, il avait des mains véritablement simiesques. En revanche les doigts du *dozent* étaient longs, minces, artistes. Ils évoquaient des doigts de musicien. De nouveau je songai sottement qu'il ressemblait à Chopin et que, lorsqu'il travaillait des doigts, c

— Waou, waou! aboya la malade. Il sembla qu'elle allait sauter d'un moment à l'autre. C'est alors que le *dozent* lâcha l'écarteur d'une main et, du coude, fit tomber le masque du visage de la malade.

— Mund aufmachen! dit-il. Grâce à Dieu, la soeur comprit et, avec les doigts, elle poussa en avant la mâchoire inférieure. Au même moment le sang jaillit comme une fontaine de la cavité abdominale. Le *dozent* y enforça de la gaze. Le chirurgien répéta: — Une pince. Mais il n'y avait pas de pince.

De ses longs doigts subtils, le *dozent* retira le tampon ensanglanté, le jeta sur le sol, enfonça dans la blessure une nouvelle gaze. De nouveau une chose inattendue et terrible se passa alors.

Le chirurgien Tamten leva la tête et, tout à coup, d'une voix effrayante, toute fluette, inhumaine, si pénétrante que les malades l'entendirent au rez-de-chaussée, il hurla pour tout l'hôpital:

— Une pin-in-iz-er!

Ce fut comme va c'up de foudre. A partir de ce moment précis tout changea. La soeur, qui r/cita la prière, comprit que c'était la langue de la malade qu'il fallait tirer; celle-ci poussa un profond soupir, comme si elle était soulagée. La soeur aperçut contre ses pieds la bouteille d'éther et s'en saisit aussitôt.

La Poméranie polonaise

M. Henry de Jouvenel, Ambassadeur de France à Rome donne raison aux Polonais

„En Allemagne on attache une importance exagérée aux questions purement territoriales. Par la force même des choses nous devons accepter le *statu quo* comme règlement définitif, car autrement le maintien de la paix n'est pas possible". Faite au correspondant du „Tag" — grand quotidien nationaliste de Berlin (juillet 1927) — cette déclaration de M. Henry de Jouvenel, brève et claire, est d'une éloquence expressive. Il est bon de la rappeler aujourd'hui, au moment même où M. Adolf Hitler proclame vouloir „tourner l'aiguille de la politique extérieure allemande vers l'Est". Paroles qui peuvent inspirer les plus vives inquiétudes à toutes les personnes, soucieuses du maintien de la paix européenne.

C'est justement cette „force des choses", si judicieusement invoquée par M. de Jouvenel, qui se trouve expliquée dans l'important ouvrage de M. Kazimierz Smogorzewski¹). Explication fort opportune, parce que — inutile de se leurrer — l'opinion publique à l'étranger sous-estime la gravité du problème et méconnaît son envergure internationale. Fréquemment, hélas, trop fréquent est l'avis de cet Européen moyen qui croit et se plaît à croire que la question du couloir polonais (!?) est un point névralgique purement local. On laisse comprendre que, s'il est devenu névralgique pour les autres nations aussi, la faute en incombe surtout aux Polonais qui n'admettent même pas une discussion de leur *statu quo* territorial. Ce qui du reste est tout-à-fait vrai: il n'existe pas un parti politique qui admettrait la moindre modification des frontières polonaises. „Les amis de la paix doivent comprendre que les classes ouvrière et paysanne polonaises ne consentiront jamais à une renonciation

„Il y a des juges en Allemagne"

Voici quelques unes de ces opinions, prises au hasard de la lecture du livre de M. Smogorzewski. „Du Rhin, par-dessus l'Est prussien, nous devons tendre la main à nos frères polonais. Le grand péché de notre histoire et le premier que nous devons réparer, c'est le péché contre la Pologne. Nous ne devons pas oublier que nos frontières de 1914 n'étaient pas le résultat d'une juste évolution mais de trois violations, dont chacune était un crime. Et, quand nous regardons notre frontière orientale actuelle, ne devons-nous pas songer à la revanche de l'histoire, le seul tribunal auquel la Pologne a pu en appeler au temps de ses épreuves? Ce *corridor* n'est-il pas une expiation pour ceux qui méritèrent cette revanche par leurs forfaits inhumains?" ...

Si le R. P. Friedrich Muckermann défend la thèse polonaise au nom de la morale chrétienne (Congrès du Friedensbund der Deutschen Katholiken en 1927 à Essen), M. Heinz Kraschutski, ancien officier de la marine militaire allemande, trouve que „la politique qui tend à isoler la Pologne de ses alliés pour récupérer la Poméranie polonaise est des plus dangereuses, parce que basée sur la mauvaise foi. Y a-t-il encore,

L'Europe en face du problème du „corridor"

Intéressantes et significatives au plus haut degré sont les déclarations de différents parlementaires et publicistes étrangers — bien souvent adversaires de par leurs opinions politiques respectives, ils sont unanimes à se prononcer en faveur de la thèse polonaise. M. F. H. Simonds, qui passe pour le publiciste américain le mieux informé des affaires d'Europe, prouve dans son dernier livre: „Can Europe Keep The Peace?" (New York 1932) que l'Allemagne peut parfaitement vivre sans Pomorze (Poméranie), tandis que la Pologne „without free access to the sea would be economically at the mercy of Germany", et c'est pourquoi „il faut rejeter une fois pour toutes la possibilité d'une révision pacifique des frontières orientales de l'Allemagne".

*) Problèmes politiques de la Pologne contemporaine. III, *Casimir Smogorzewski*. La Poméranie polonaise, Avec 40 cartes, dont 5 en couleur et 40 illustrations hors texte. Paris, Gebethner et Wolff, 1932; p. XVI, 466.

sais de lorgner vers la cavité, mais malheureusement je ne pouvais rien voir. Je comprenais qu'il ne s'agissait plus d'appendice, et je savais que nous opérons dans les organes sexuels. Le directeur fouillait du côté des ovaires, d'abord le droit, puis le gauche. J'étais très fatigué et j'avais peine à me tenir sur mes jambes. Je me souvins que le directeur cria une fois encore, de toute sa voix:

„Combien de minutes?

„Trente-cinq, monsieur le directeur.

„Le *dozent* jeta un coup d'oeil sur la poitrine de la malade qui battait rythmiquement et dit:

„Oh, on peut...

„Ajoutez de l'éther! ordonna le directeur. Après quoi, comme s'il eût été las, excédé, il s'écria dans un dernier effort (j'en eus la chair de poule): — Essayez-moi ce nez!

„Je compris ce qu'il entendait par là, mais j'eus très peur que l'infirmier ne fit erreur. Il pouvait, dans sa hâte, essayer le nez de la malade. Par bonheur il saisit de quoi il s'agissait et, lorsque le directeur détourna le visage pour quelques instants, il lui essuya avec un mouchoir la partie supérieure du nez et du front. L'infirmier dit que le mouchoir fut immédiatement trempé".

tester que Pomorze est une province polonaise".

Un accès libre et sûr à la mer paraît à M. P. J. Hannon, membre de la Chambre des Communes, une nécessité tellement évidente qu'elle lui fait dire: „les tentatives allemandes de revision des frontières polonaises du côté de la mer et en Haute-Silésie ne sauraient être appuyées en Angleterre".

Ce problème de Pomorze fut analysé objectivement et consciencieusement par le grand publiciste suisse M. William Martin („Revue des Vivants", décembre 1931): „Rendre le *corridor* à l'Allemagne, ce ne serait pas résoudre la question, ce serait substituer un irrédentisme légitime à l'irrédentisme allemand, qui a un caractère plutôt artificiel. En effet, lorsque les Allemands affirment que la Prusse orien-

La France condamne la thèse allemande

Et l'attitude de la France? Voici quelques opinions explicites autant que compétentes. „Nous avons refusé notre vote aux Traités, mais s'il s'agissait de restituer l'Europe dans le *statu quo* d'avant-guerre, nous dirions: „Non!" plus énergiquement encore. S'il s'agissait de faire aujourd'hui la somme des injustices commises et des injustices réparées, c'est sans doute vers le statut actuel que pencherait la balance équitable", déclare M. Léon Blum dans ses „Problèmes de la paix" (Paris 1931). „Un pacte de sécurité qui, même indirectement, impliquerait le désintéressement de la France à propos des frontières de la Pologne serait rejeté par l'opinion publique française", prévient loyalement M. Joseph Caillaux („New York World", juin 1925) les partisans de la politique revisionniste.

De même M. Jules Cambon qui, tout en se déclarant en faveur d'un accommodement de la France avec l'Allemagne, trouve que „le pratiquer au détriment de nos amitiés ne serait peut-être pas le meilleur moyen de parvenir à notre but" („Revue des Vivants", mars 1927).

Transiger avec l'attitude de l'Allemagne paraît impossible à M. Pierre Dominique: „La Pologne n'a pas un pouce de terre allemande. Pense-t-on qu'il faut céder à l'Allemagne cinq ou six cent mille Polo-

Il y a vingt „corridors" dans le monde entier...

La grande qualité de M. Smogorzewski est que, publiciste consciencieusement objectif, il se garde bien de passer sous silence les arguments de la thèse allemande. Bien au contraire, il les cite, l'un après l'autre, pour mieux démontrer, combien, selon lui, ils sont inopérants. Ainsi, tout un chapitre de son livre est consacré à la réfutation de la thèse des géographes allemands qui prétendent que la situation *insulaire* de la Prusse orientale est *unique en son genre et intenable*. Or — et ceci est en quelque sorte une véritable révélation — il y a dans le monde quatorze *Prusses orientales* et plus de vingt *corridors*, sans que leur existence soit le sujet de continuéles protestations véhémentes et de graves menaces pour la paix... Non, ni Washington n'accuse le Canada, qui sépare l'Alaska du reste

La suppression du „corridor" c'est l'étranglement économique et politique de la Pologne

„Quiconque posséderait l'embouchure de la Vistule et la ville de Dantzig sera plus maître de la Pologne que celui qui la gouverne", a dit Frédéric le Grand. Et le fidèle-maréchal von Moltke écrivait en 1832: „Evidemment, tout le monde comprend pourquoi la Pologne n'a pu garder son indépendance sans Pomorze. Il est clair que cette indépendance ne peut être assurée que par la possession de Dantzig et par la libre navigation sur toute la Vistule". C'est un grand patriote allemand Arndt qui a déclaré sans ambages: „Lorsqu'au XVIII^e s. la Prusse et la Russie s'emparèrent complètement du domaine maritime de la Pologne... autant valait dire qu'elle n'existait plus. Sans mer il lui était impossible de devenir jamais quelque chose: elle devait disparaître tôt ou tard"... Et Bismarck? „Si les rêves des Polonais devaient se réaliser, Dantzig surtout serait en danger. Les Polonais devraient absolument annexer Dantzig. Cette ville serait le premier objet des

Combien de minutes? vociféra le chirurgien Tamten.

— Quarante-trois, monsieur le directeur.

Le visage du chirurgien était penché au-dessus de la blessure; avec sa cuiller le *dozent* renfonça les viscères dans la cavité. Le chirurgien vit devant lui, au milieu du fluide sanglant et du coagulum, l'appendice collé à la nodosité de la trompe.

— Le poulx? s'écria-t-il.

— Sehr gut.

— Ajoutez de l'éther! Et le chirurgien retira du ventre une poignée de linges sanglants. Il les flanqua par terre.

— Parfait, dit le *dozent* froidement. Le chirurgien s'écria:

— Combien de minutes? Il avait la voix enrouée.

— Cinquante et une, monsieur le directeur.

— La suture du péritoine!

Les instruments résonnèrent. Rubinski tira le fil à travers l'aiguille à demi arrondie, le *dozent* saisit l'aiguille avec la pince. Le porte-aiguille se referma avec un bruit métallique.

— Cessez le narcotique... s'écria le chirurgien, et il commença la première suture. Il était trois heures sept du matin.

„Il m'est difficile de juger si c'était en réalité simplement un kyste hématique,

tales ne peut pas vivre séparée du Reich, ils invoquent un fait contestable. Les difficultés économiques de la Prusse orientale sont réelles, mais elles ont des causes qui, pour la plupart, sont indépendantes de la question de Dantzig et du *corridor* polonais. La misère de la Prusse orientale vient avant tout de l'existence de l'Etat polonais et du fait que l'Allemagne entretient avec celui-ci les plus mauvaises relations..."

Pour M. Robert de Traz, qui a eu l'occasion d'étudier le problème sur place, la situation est claire: „Les esprits légers qui suggèrent des remaniements territoriaux au profit de l'Allemagne préparent des catastrophes. Il faut qu'ils le sachent. Ou bien l'intégralité territoriale de la Pologne. Ou bien la guerre. Que préfèrent-ils?" („L'Intransigeant", avril 1932).

nais parlant polonais et voulant rester Polonais? Impossible de rien faire de semblable; le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes doit demeurer la règle („La République", juin 1932)".

Citons enfin un très significatif passage du discours prononcé par M. Maurice Sarraut à la réception des parlementaires polonais (Paris, mars 1927): „Profondément attaché à la paix, le Parti Radical et Radical-Socialiste sait que le maintien de ce bien précieux pour l'humanité est votre principal souci. Comme vous-mêmes, il entend que soient assurés, en même temps que l'intégrité du territoire, la sécurité de ce territoire".

Il est difficile, vraiment difficile d'admettre que toutes ces déclarations importantes — et je n'en cite qu'une partie minime — soient dictées par des raisons d'ordre sentimental. C'est entendu, la Pologne compte beaucoup d'amis dans le monde entier, mais ces nombreux parlementaires et publicistes de différentes nationalités, si catégoriques dans leurs opinions sur le maintien du *statu quo* territorial de la Pologne, sont, avant tout, catégoriques dans leurs opinions sur le maintien de la paix. Evidemment, d'une paix conforme aux principes élémentaires de la justice, seule paix pouvant être stable et universelle.

des Etats-Unis, d'étrangler cette riche province de l'Union; ni Bruxelles ne menace la Hollande d'une guerre parce que ses eaux territoriales empêchent Anvers d'avoir un accès direct à la mer; ni Angora ne boycotte Athènes à cause du *corridor* grec entre Constantinople et Adrinople, deux villes turques...

Non, les vrais motifs de la politique revisionniste allemande sont, tout d'abord, de nature purement économique, et c'est cela même qui la rend d'autant plus dangereuse pour la vie nationale non seulement de la Pologne mais d'un bon nombre d'autres pays européens. M. Smogorzewski, pour prouver tout le bien-fondé de cette affirmation, a recours aux documents, pour la plupart, de source allemande, donc d'une authenticité indiscutable. Les voici:

convioitsés d'un Etat ayant Varsovie pour centre. Dantzig serait une nécessité vitale pour l'Etat polonais".

Plus que cela — il ressort clairement du livre de M. Smogorzewski que c'est une nécessité vitale pour les autres pays aussi, car „si le *corridor* était allemand, l'Allemagne exercerait le monopole des communications avec le continent, elle contrôlerait le commerce britannique, scandinave, français, hollandais, belge et américain non seulement avec la Pologne, mais encore avec tous les pays de l'Europe centrale". „La menace d'encerclement révélée par l'accord austro-allemand a montré toute l'importance pour la Tchécoslovaquie de l'unique voie d'accès à la mer qui, avec celle de Danube, n'emprunte pas le territoire germanique", signalait l'éminent publiciste tchécoslovaque M. Emile Pastore („L'Europe Centrale", avril 1931). Le rôle de la Poméranie dans la vie économique de la Pologne et même de toute l'Europe cen-

comme me l'a expliqué plus tard le directeur, raconta Rubinski. Durant toute l'opération, à partir de cette huitième minute mémorable, je ne pus voir le champ de l'opération. Je voulus plusieurs fois me rendre compte par moi-même, mais chaque fois soit le directeur soit le *dozent* interposa ses doigts. Je me rappelle maintenant que Tamten et Fuchs échangeaient encore quelques mots en allemand, mais si vite et de façon si incompréhensible que je ne pus saisir de quoi il s'agissait... Par ailleurs, n'eussent été cet effroi et cette tension, c'eût été un vrai plaisir de les regarder. Ils jouaient des doigts avec tant de souplesse et d'adresse, chacun de leurs gestes était si bien rythmé que j'avais tout le temps le sentiment de ne pas assister à une opération, mais à un morceau exécuté à quatre mains sur un piano sanglant. Lorsqu'ils eurent achevé la dernière suture, ils se regardèrent l'un l'autre avec embarras, comme s'ils voulaient mutuellement se masquer leur satisfaction.

„Je leur ôtai leurs masques et je fus étonné de constater combien le *dozent* était pâle. Il avait l'air d'un cadavre.

— C'en a été un travail! dit le directeur.

— O, jawohl!... et pour la première fois je vis le *dozent* sourire. Chez des gens comme eux, il se crée parfois des relations étranges avec leur propre métier. J'avais

trale — voilà la quintessence du problème!

Bien sûr, les documents historiques, y compris ceux d'origine allemande, confirment les droits irréfutables de la Pologne au soit disant *corridor* de Dantzig; bien sûr, M. Smogorzewski n'a que l'embarras du choix pour démontrer que les politiciens, les publicistes et les savants allemands — lorsqu'ils sont objectifs — avouent, tous, que la population de la Poméranie est, dans son immense majorité (jusqu'à 90%), purement polonaise; bien sûr, lors de la Conférence de Versailles même M. Lloyd George — qu'il est pourtant difficile de taxer de *polonophile* — a fait cette déclaration peu équivoque: „La Pologne doit obtenir un corridor vers la mer avec toute garantie de sécurité". Bien sûr, l'histoire, la démographie et la jurisprudence ont fourni à M. Smogorzewski des armes redoutables contre la thèse revisionniste allemande, et les chapitres de son ouvrage consacrés à ces aspects du problème sont d'une tenue vraiment parfaite (faute de place je ne peux que les mentionner). Mais où son argumentation devient tout-à-fait remarquable, c'est lorsqu'il entre dans les différents détails du côté économique de la question.

Citons un de ces arguments, fort explicite: „Si l'on veut avoir une idée réelle de l'importance économique du *corridor* pour la Pologne, il faut comparer le

Les Allemands certifient eux-mêmes que le „corridor" ne gêne aucunement le trafic allemand

Mais les revisionnistes prétendent que le fait du transit à travers le *corridor* lèse les intérêts économiques de l'Allemagne en général et ceux de la Prusse orientale en particulier. Voilà quelle est, au sujet l'opinion de M. Holz, haut fonctionnaire à la direction des chemins de fer du Reich à Königsberg, que l'on ne peut pas suspecter d'être un partisan de la thèse polonaise. „Le transit se fait sans aucune entrave, il s'effectue comme si l'administration des chemins de fer allemands détenait encore entre ses mains le trafic sur le parcours du territoire polonais. Les prix de transport, établis selon le tarif intérieur allemand, sont maintenus comme si le territoire situé entre la Prusse orientale et le reste de l'Allemagne était encore territoire allemand. Il faut encore reconnaître que l'administration des chemins de fer polonais s'efforce de tenir ses engagements".

De reste, les données statistiques allemandes confirment ces paroles pleinement: le trafic-marchandises allemand à travers le territoire polonais est passé — constate M. von Mühlenfels, professeur à l'université de Königsberg — de 2 millions de tonnes en 1924 à 4,6 millions

L'importance européenne du chemin de fer Katowice — Gdynia

Et le temps fera pencher les balances en faveur de la thèse polonaise encore bien davantage. Ceci pour la simple raison que — comme le dit fort judicieusement le „Berliner Tageblatt" (mai 1931) — „la construction de la ligne de Katowice—Gdynia modifie l'aspect de l'Europe au point de vue économique et politique. Economique d'abord, la liaison directe Haute-Silésie—Gdynia réduit la distance entre le bassin industriel de la Silésie et la mer. Les frais de transport du charbon silésien baissent et, par conséquent, ses possibilités de concurrence augmentent. L'industrie du fer de Haute-Silésie dirigera son exportation maritime par Gdynia alors que jusqu'à présent, pour des raisons tarifaires, cette exportation se faisait par Hambourg, Lübeck et Stettin. De même l'importation du minéral de fer de Silésie empruntera la voie de Gdynia au lieu de celle des ports allemands. Ainsi la construction de la ligne Katowice—Gdynia aura pour effet de limiter au minimum le transit des produits polonais à travers le territoire allemand. Il en résultera finalement qu'une partie du transit tchécoslovaque abandonnera l'Allemagne et se dirigera vers la Pologne, car la Tchécoslovaquie orientale se rapproche également de la mer à la suite de la construction de cette ligne..."

l'impression qu'ils étaient tous deux fourbus, mais heureux. Le directeur se mit même à fredonner quelque chose, selon sa frivole habitude. Il lui fallut une seconde ou deux pour faire le pansement".

Dans la salle d'opération il faisait une chaleur étouffante. Le soeur surveillante tremblait encore d'énervement. La malade gémissait doucement dans son sommeil. Rubinski voulut ouvrir la fenêtre, mais le chirurgien dit: — Non, ne faites pas ça. Monsieur pourrait se refroidir, et il montra le *dozent*.

On amena le chariot. La soeur et l'infirmier y placèrent la patiente. Rubinski remarqua que le chirurgien contemplait le visage foncé avec beaucoup d'intérêt. Le chariot partit. Les médecins se lavèrent les mains en silence. Puis ils sortirent dans le corridor, l'un aussi vite que l'autre, le chirurgien à pas de félin, le *dozent* von Fuchs en nageant dans l'air comme un fantôme. On entendait le frémissement léger de leurs blouses. Une fois chez lui, le chirurgien sortit de l'armoire la bouteille de cognac, le *dozent* se changea et enfila son pyjama. Le chirurgien but une couple de petits verres et dit:

— Quand on fait une trépanation, il faut avoir le cerveau dans la tête. Quand on opère une femme, il faut avoir son sexe dans la tête!...

transit allemand Ouest—Est sur les deux principales lignes de chemin de fer avec le trafic polonais Nord—Sud. La comparaison est d'autant plus facile que les deux trafics se croisent sur un seul point, à Tczew, véritable plaque tournante germano-polonaise. Voici les marchandises qui ont passé par la gare de Tczew en 1928 et 1929 dans les deux directions (en tonnes):

Directions des trafics	1928	1929
Vers l'Est	1.019.000	961.000
Vers l'Ouest	511.000	441.000
Total	1.530.000	1.402.000
Vers le Nord	9.223.000	10.107.000
Vers le Sud	1.038.000	1.793.000
Total	10.261.000	11.900.000

Ainsi, le trafic polonais dans le *corridor* a été en 1928 près de *sept fois* plus grand que le trafic allemand à travers le *corridor*. En 1929, il a été plus de *huit fois* plus grand. En 1931, selon toute probabilité, le trafic polonais a dépassé *dix fois* le trafic allemand. Rien de plus compréhensible, puisque la proportion des échanges polonais est passée de 74% (970.000 tonnes en 1922) à 62,7% (13.630.000 tonnes en 1931) sur le total du volume du commerce extérieur de la Pologne!...

en 1929. En 1913 ce trafic ne se chiffrait que par 2,3 millions de tonnes. Quant au trafic des voyageurs, tous les étrangers et même les Allemands impartiaux avouent que „la politesse des fonctionnaires polonais est parfaite" et que l'absence de toute formalité fait oublier „qu'on se trouve en territoire polonais" („Berliner Tageblatt", juillet 1922).

Reconnu partie intégrante du territoire polonais déjà en 1907 par des patriotes allemands de la trempe de prof. Ludwig Bernhard, ami de M. Alfred Hugenberg, qui s'est basé sur les données statistiques fournies par les autorités prussiennes, le *corridor* doit rester à la Pologne. „Supposons — explique M. Smogorzewski — que l'Allemagne réannexe la Poméranie par où sont passés, en 1930, les 30% (en valeur) du commerce polonais avec l'étranger. Cela signifie que l'Allemagne — dont le commerce avec la Pologne est de 26% du bilan polonais — contrôlerait au moins 56% des échanges extérieurs de la Pologne. Son indépendance économique ne serait plus qu'un leurre et son indépendance politique aussi!"

Au point de vue politique la répercussion sera non moins grande — „le nouveau chemin de fer liera les intérêts de la France aux intérêts des provinces occidentales polonaises", écrit la „Kölnische Zeitung" (avril 1931), et pour la „Börsen Zeitung" (avril 1931) c'est „une manoeuvre pour assurer à jamais le maintien du *corridor*".

Cette conviction que le maintien du *statu quo* territorial reste une nécessité absolue est si profonde dans les milieux politiques français que M. Jean Loquin n'a pas hésité à déclarer solennellement: „Au nom du Sénat et de la Chambre française, au nom de tous les partis démocratiques et républicains de ces deux grandes assemblées, je puis vous assurer que pas un seul parmi nous n'admet la possibilité d'une revision des frontières polonaises. Tout au contraire, comme vous nous voyez réunis ici, nous ferons, si la nécessité l'exige, l'impossible pour paralyser la moindre atteinte portée à votre territoire, à vos frontières, à votre indépendance" (extrait du discours prononcé à Poznań, le 28 août 1929, lors de la visite des parlementaires français en Pologne). Il est bon que l'Europe connaisse des déclarations de ce genre.

Z. St. Klingsland.

U n l a u r é a t

Brillant traducteur d'une bonne centaine de chefs-d'œuvre de la littérature française, chansonnier qui se gaussait avec quelle meurtrière gentillesse — de tous les pompierismes, essayiste qui, sous les cendres de la tradition, sait tirer au jour les Herculanum et les Pompéi de la littérature, publiciste qui arrache la rouille des institutions périmées, Tadeusz Boy-Zeleński s'est vu attribuer cette année le prix de la ville de Varsovie pour l'ensemble de son œuvre littéraire.

Nul doute que Boy-Zeleński n'ait rendu d'éminents services à la littérature comme traducteur des auteurs français les plus estimés et comme auteur d'essais critiques remarquables sur ces auteurs. Si son activité littéraire s'était bornée là, il y a tout à parier qu'il aurait déjà reçu beaucoup de prix, et cela depuis longtemps. Mais cela même qui, dans son œuvre de publiciste, vient renforcer ou doubler ses mérites littéraires diminue auprès des aréopages distributeurs de lauriers ses chances d'obtenir l'une des récompenses publiques décernées chaque année.

Comme chansonnier, Boy a impitoyablement raillé et mis à mal les solennelles hypocrisies qui toujours et partout entendent s'imposer, telles des dynasties de Tartuffe et de Georges Dandin. Bien plus, ce qui dans les chansons de Boy revêtait une forme générale ou faisait l'objet de simples allusions est devenu, dans son activité de critique littéraire, un véritable programme. C'est à lui que la littérature polonaise doit en bien des cas d'avoir appris à connaître la réalité qui se cachait sous le bronze épais de la tradition. Les idéalistes, les traditionalistes ne cherchent pas à voir ce qui est, ils se préoccupent toujours de ce qui, à leur avis, *devrait être*. Un grand homme, c'est pour eux un schéma abstrait, tout comme en hagiographie; tant et tant de vertus conventionnelles et diverses, telles et telles idées héritées du passé, sur lesquelles sa vie est rigoureusement modelée. Résultat: des statues en bronze précieusement patinées, des masques d'airain froid et creux, de vénérables formes pétrifiées. Boy-Zeleński s'est approché de toutes ces statues avec l'intérêt d'un biologiste, il les a, «débrouillées», il a plongé dans un bain de relativité les grands hommes adorés, il s'est efforcé d'accréditer l'idée très simple que la vérité ne diminue pas, qu'au contraire elle grandit les dimensions des statues. Pour prendre un exemple, Mickiewicz a, entre ses mains, cessé d'être une manière de poète idéal pour citoyens conservateurs et pour manuels scolaires. Pêché mortel qu'on ne lui a pas pardonné.

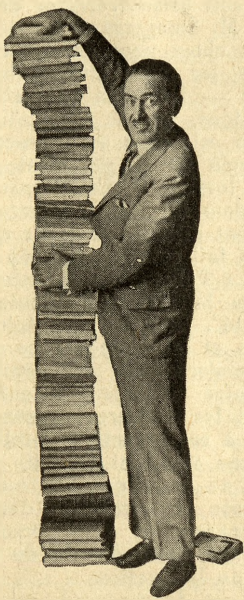
Dans les innombrables articles de Boy, on cherchait, je crois, en vain une citation de Nietzsche. Mais Boy-Zeleński n'en a pas moins introduit dans la vie ce que Nietzsche a introduit dans la philosophie. Le simplisme des dirigeants et des gouvernants se facilitait la tâche de diriger et de gouverner en empruntant la foule dans un réseau d'idées et de concepts moraux. Le sabbat est-il fait pour l'homme, ou l'homme pour le sabbat? L'idéal pour la vie, ou la vie pour l'idéal?

mort, désire du moins en sauver les apparences. Lorsque la Pologne ressuscitée voulut unifier les différents codes qui prévalaient dans les trois tronçons du pays et lorsqu'un grand bruit de voix



BOY - ZELENKI

tabatière pour le nez — Boy a prospecté le champ immense du pharisaïsme qui, ne pouvant sauver la réalité vouée à la



Boy-Zeleński a traduit plus de cent volumes de chefs-d'œuvre de la littérature française

Augustyn Jakubisiak

Tête polonaise à coup sûr! Ronde et large! Colorée sans excès! Expressive et noble!

Un jour, chez Nicolas Berdiaef, l'abbé Jakubisiak était aux prises avec le professeur russe Ilie. Il s'agissait, je crois bien, de savoir s'il y a un romantisme comme un classicisme éternel. Les deux interlocuteurs bondissaient, s'appelaient: «cher ami» avec une fureur toute philosophique. Une dame qui avait un porte-cigare long comme une canne et plusieurs philosophes marquaient les coups. La partie fut brillante. Je ne sais plus qui fut vainqueur, mais, de ce jour, je professai pour l'abbé Jakubisiak une admiration que je ne cèle plus.

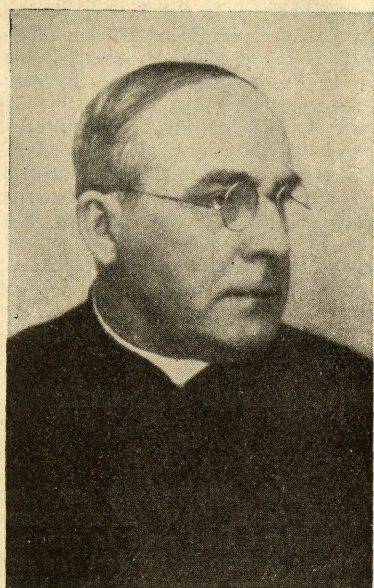
Ancien aumônier des prisonniers de guerre, ancien aumônier général de la Mission militaire française en Pologne, actuellement aumônier des prisons de Paris, l'abbé Jakubisiak a rendu à la France, par un ministère divers et fécond, les plus grands services. Si je l'envisage du point de vue français, cette œuvre mérite déjà un large coup de chapeau.

Si on la considère du point de vue polonais, elle ne s'impose pas moins, car l'abbé Jakubisiak a été un des meilleurs ambassadeurs de la pensée de son peuple à Paris. Ce caractère de race est extrêmement apparent pour quiconque lit avec attention les ouvrages de ce remarquable penseur.

Enfin pourrait-on étudier mieux encore l'action de Jakubisiak du seul point de vue humain ou pour mieux dire catholique, j'entends universel.

«L'essai sur les limites de l'espace et du temps» qui fit connaître le jeune philosophe en France, fut publié dans la «Bibliothèque Philosophique» d'Alcan en 1927, et l'Académie des Sciences Morales et Politiques lui décerna aussitôt une de ses récompenses les plus courtes. L'auteur y préconisait une théorie fixiste et discontinuiste de réel, qui présentait une parfaite cohésion et qui surtout donnait l'impression de ne pas devoir être démentie par aucune véritable donnée de la science actuelle. Le bon sens lui en avait dicté le principe: se mettant en

face du dilemme de Kant: sont-ce nos connaissances qui se règlent sur les objets ou les objets qui se règlent sur nos connaissances, l'abbé Jakubisiak gardait résolument la première hypothèse.



AUGUSTYN JAKUBISIAK

Je ne puis pas, en deux cents lignes, analyser l'effort philosophique de l'auteur. Je retiens seulement que la tentative spéculative de l'abbé Jakubisiak avait pour but de ruiner par la base les fondements mêmes du déterminisme et qu'elle est en effet le plus gros coup porté depuis longtemps à celui-ci. Elle entre, comme le phénomène le plus significatif, dans l'ensemble des réactions qui soulignent une certaine crise du rationalisme et du sociologisme contemporains.

Mais, loin de se tenir dans la spéculation pure, l'abbé Jakubisiak a poursuivi la pensée de ses adversaires jusque dans les faits. Il est l'ennemi le plus réfléchi du communisme comme de tous les étatismes nés de l'esclavage d'une

conservatrices s'éleva autour du statut du mariage, réclamant que celui-ci demeurât indissoluble. Boy écrivit une brillante série d'articles où il opposa la pratique de la vie quotidienne à l'idéal de l'indissolubilité. A ses lecteurs et aux législateurs, il posait la très simple question: la vie doit-elle s'adapter au code matrimonial, ou est-ce le code qui doit s'adapter à la vie? Son remarquable pamphlet «Les vierges du consistorio» fut accueilli avec un véritable enthousiasme et amena tant de lecteurs à se familiariser avec l'œuvre de l'écrivain que sa signification dépasse celle d'une simple série d'articles.

Du mariage au rôle des femmes dans le mariage, il n'y avait qu'un pas. Boy s'avisa de «l'enfer des femmes» et décrivit celui-ci avec la précision clinique d'un docteur en médecine et d'un satiriste né. Les conservateurs idéalistes affirmaient que la femme est faite pour mettre au monde des enfants. Boy renversa les termes de la proposition et affirma, se basant d'ailleurs sur la pratique nouvelle de la vie, que la mise au monde des enfants est l'affaire de la femme. Jusqu'ici, la maternité était la conséquence d'un instinct non réprimé, c'était une ténébreuse affaire d'alcôve conjugale, un accident déterminé par l'insouciance d'un couple amoureux, par le hasard. Dans la vie contemporaine rationalisée, cette question sociale et biologique vitale était demeurée soustraite à toute raison. Boy a lancé le mot d'ordre de la maternité consciente, adaptée aux dispositions psychiques, physiologiques, économiques et sociales de la mère. De la maternité consciente, Boy étendit sa thèse à toute la vie consciente. A cet effet il se créa une tribune d'idées dans le supplément des «Nouvelles Littéraires» de Pologne. Avec un certain nombre de collaborateurs à lui, il y aborde un grand nombre de problèmes qui jusqu'à présent étaient tabou, sans qu'on sache trop pourquoi.

Cette activité qui vise à rationaliser la vie, à la libérer du joug de l'instinct obscur est un mérite aux yeux des citoyens épris de progrès, mais c'est un crime pour tous les conservateurs militants. Pour le prix de la ville de Varsovie, la concurrente de Boy était Marja Rodziewiczówna, auteur d'un grand nombre de romans agréables propres à charmer la jeunesse d'au-dessous de vingt ans. Ils sont du type que les maîtres recommandent chaleureusement à leurs élèves. On ne pouvait rêver pôles plus distants l'un de l'autre. Qu'entre eux deux le jury de la capitale n'ait pas cherché de compromis, qu'il ait décerné sa récompense à Boy, c'est là un fait éloquent que peut seul déplorer un passésisme simpliste.

Cet écrivain, qu'au temps de la servitude les autorités régnantes et le traditionalisme conservateur avaient si ostensiblement écarté de la vie publique, prend de plus en plus souvent la parole dans les affaires publiques. Chaque fois qu'il défend une idée, il s'inspire des conceptions humanitaires les plus élevées.

Pawel Hulka-Laskowski.

sociologie exagérée; il s'est affirmé homme d'action. Ses conférences sur les fondements philosophiques du communisme sont des modèles de polémique intellectuelle.

Là encore on retrouve son caractère polonais. C'est qu'en effet il n'a pas manqué de souligner l'opposition qu'il y a entre la conception politique de la Pologne et la conception politique de certains gouvernements contemporains qui ont fondé leur constitution sur des principes philosophiques subversifs. Il a rappelé qu'aux yeux des hommes qui ont organisé son pays, une constitution, pour faire le bonheur de tous, doit faire le bonheur de chacun; en d'autres termes, le bonheur particulier doit être la source de bonheur général. Il estime scandaleux qu'on puisse croire que l'abolition complète d'éléments constitutifs ne trouble pas l'harmonie de l'ensemble et que le vouloir et le bien général ne postulent nullement la volonté et le bien de l'individu.

Et naturellement il conclut que l'initiative chrétienne peut seule, socialement, suppléer à la carence sociologique, c'est-à-dire collective.

Demandez lui de vous commenter le miracle de la multiplication des pains, ou de vous définir le Prince: l'homme à qui est réservé le plus grand pouvoir de faire le bien, et vous comprendrez à quel point la philosophie de Jakubisiak est action.

Une preuve nouvelle nous en est encore donnée par ce fait qu'on ne peut plus séparer l'abbé Jakubisiak du groupe qui s'est formé autour de sa doctrine. Son frère, Mlle Gafiezowska, Mlle Fiszor, Mlle Borkowska, plusieurs professeurs déjà éminents constituent avec lui un nouveau foyer intellectuel dont le rayonnement ne fera que s'étendre.

Peut-être la critique philosophique n'a-t-elle pas encore porté l'attention qu'il fallait sur le remarquable effort de ce penseur, sorte de convertisseur professionnel, d'apôtre intellectuel et de politicien qui s'ignore. Mais sa doctrine peut attendre, car elle est vive!

Joseph Ageorges.

De Baudelaire aux surréalistes

La publication de quatre cents pages d'essais et de traductions dont M. Stefan Napierski vient d'enrichir notre bibliographie de la littérature française moderne est un événement important dans la vie de la critique et des lettres polonaises.

Dans «De Baudelaire aux Surréalistes» pas une seule ligne qui n'ait de poids, rien de gratuit ni d'approximatif. L'auteur possède à fond son sujet et il le manie magistralement. De plus, à tout instant, il fournit à un lecteur avisé des preuves d'un goût infaillible et d'une extraordinaire clairvoyance.

Mais, avant de généraliser, allons aux faits et voyons le choix des auteurs et des œuvres que M. Napierski a jugé opportun de rapprocher du public polonais en les lui présentant dans sa langue maternelle.

Ce sont d'abord deux grands ancêtres: Baudelaire et Rimbaud. Sur Baudelaire, une étude consacrée à la question de l'actualité du poète. On sait bien que les génies sont de toutes les époques, mais quand même, les auteurs et leurs œuvres ont plusieurs façons de rester immortels. Disons-le franchement, il y a pour nous des parties mortes dans tout ce qui est loin de nous dans le temps ou dans l'espace. Or, chez Baudelaire ce qui a surtout vieilli c'est son attitude outrée, «née par réaction contre la monstruosité de son époque».

Pareil à un dieu à deux faces, éclairé par le feu du tonnerre, il se tient à la limite de deux époques. Or vivre dans une époque de transition, n'est-ce pas pour un poète une perpétuelle cause de déchirement, une sorte de tragédie?

M. Napierski nous montre dans son étude en quoi Baudelaire, «génie de l'intelligence», «le plus intelligent des poètes» est un précurseur, et de quelle façon les écrivains des générations postérieures se servent de ses idées en se les assimilant et en les transformant suivant leurs propres moyens.

C'est chez Baudelaire qu'il faut chercher l'origine de certains faits psychologiques qui caractérisent la poésie moderne; c'est également dans son œuvre qu'on voit appliquer des procédés techniques imités par les poètes des époques postérieures. «Le frisson nouveau», baudelairien, est fait en grande partie de la perversion de la sincérité. N'est-ce pas justement la préoccupation de la sincérité, plus ou moins truquée, qui fait les plus chères délices de quantité de poètes d'aujourd'hui et d'écrivains en général? Un des procédés constants de la poésie contemporaine qui consiste dans l'application d'épithètes abstraites à des objets réels a aussi été préconisé par Baudelaire.

C'est encore lui qui a élevé l'irrégularité dans l'art à la dignité d'un principe et en a fait le caractère essentiel de la beauté.

Il a aussi légué aux poètes ses successeurs ses idées sur le problème de l'inspiration, du «sacerdoce» poétique. On a le droit de le regarder comme un promoteur du culte de la puberté qui sert quelquefois aux écrivains de notre époque de prétexte à la désertion devant la maturité et le devoir de prendre parti.

Baudelaire, dit M. Napierski, est celui qui «le premier, dans la poésie moderne, pesa les mots jusqu'aux impondérables, avec les soins d'un collectionneur de bijoux».

C'est à cet «amateur sensuel de sylabes» que nous devons l'avènement du «chimiste du symbolisme» qu'est Mallarmé et de tous ceux qui, comme Rimbaud, Lautréamont et Apollinaire, «ayant réduit les mots en atomes, ont montré la voie d'une nouvelle reconstruction».

Après une profonde analyse de certains éléments de l'être intime de Baudelaire qui ont agi sur le caractère général de son œuvre, M. Napierski conclut que Baudelaire, esprit original, créateur intransigeant, appartenait tout entier au XX-e s. Malgré cela il exprime son époque de la façon la plus caractéristique, sinon la plus complète. Il représente le type de l'intelligence propre aux seules époques de décadence, pareilles à la sienne qui a précédé le déclin de la dictature de la bourgeoisie en France.

La belle étude sur Baudelaire est suivie de la traduction d'«Une saison en Enfer» de Rimbaud qui occupe une quarantaine de pages. C'est tantôt, suivant le rythme de l'original, une prose nombreuse, cadencée, harmonieuse, tantôt ce sont des phrases courtes, haletantes qui se bousculent et débordent de passion comprimée. C'est une langue d'une limpidité cristalline, aux arêtes un peu dures, mais qui est parfaitement consciente de toutes ses ressources.

Les dix poèmes des «Illuminations» ont été revêtus par le traducteur d'une robe splendide. Leur version polonaise se distingue aussi bien par une merveilleuse souplesse et une grande diversité du rythme que par une remarquable invention verbale. Celle-ci aide puissamment le traducteur à établir des équivalences musicales entre l'original français et le

texte polonais, chaque fois que la prosodie des deux langues ne se montre pas trop rebelle à cette méthode d'interprétation.

Parmi les nombreux poèmes traduits par M. Napierski ce sont ceux de Guillaume Apollinaire qui occupent la première place au point de vue quantitatif (30 pages); puis viennent ceux de Max Jacob (14 p.), Pierre Reverdy (11 p.), Paul Claudel (9 p.), L. P. Fargue (7 p.), Tristan Tzara (7 p.), Paul Eluard (5 p.), Blaise Cendrars (4 p.), Fernand Divoire (3 p.), Jean Cocteau (3 p.), et Francis Jammes (2 p.).

Cette centaine de pages de grand octavo suffirait à elle seule à former une précieuse anthologie polonaise de la poésie française moderne. Le choix des poètes et de leurs œuvres n'y est pas arbitraire: il a été déterminé par l'attitude révolutionnaire des auteurs vis-à-vis de la tradition et par leur apport personnel qui correspond à quelque besoin de l'imagination, à quelque exigence particulière de la sensibilité de l'homme moderne, à une sorte de divination de ce que sera l'homme à venir.

M. Napierski s'excuse de n'avoir incorporé dans ce groupe de poètes ni Mallarmé ni Lautréamont sans qu'il n'ait l'avènement des surréalistes nous restait incompréhensible, et il promet de combler un jour cette regrettable lacune.

D'ailleurs, M. Napierski se rend parfaitement compte du rôle que ses traductions jouent dans son livre dont elles sont l'essence, malgré le fait que le nombre des pages d'essais y soit trois fois plus important que celui des poèmes traduits.

Poète distingué, ayant déjà publié plusieurs volumes de poésie et de prose et écrit des centaines d'articles critiques sur les œuvres de ses confrères, il connaît à merveille les secrets du métier, ce qui ne l'empêche aucunement de goûter les hardiesses et les innovations, pourvu qu'elles soient justifiées par quelque apport précieux et à condition, bien sûr, que l'expérimentateur, à côté de la hardiesse, ait aussi du talent.

Voilà pourquoi plus d'un jeune poète a trouvé un appui et un encouragement chez ce critique sévère qui sait être très dur envers les auteurs dont la notoriété est principalement fondée sur le traditionalisme de leurs moyens d'expression et de leur attitude générale.

Par sa vaste culture intellectuelle, sa parfaite connaissance des langues et des littératures étrangères modernes, par ses voyages en France et ses amitiés avec des écrivains français, M. Napierski était prédestiné à écrire le livre dont nous parlons.

Non content de saisir sur le vif les traits caractéristiques des auteurs «difficiles» comme Proust, Gide, Giraudoux, ou des auteurs «évasifs» comme Cocteau, Radiguet ou Crevel, Napierski les presse pour leur faire livrer leur secret, et il y réussit, c'est-à-dire il nous donne souvent l'impression d'avoir dit sur eux des choses parfaitement justes.

Certains essais auxquels Napierski donne par coquetterie une forme très libre et dont l'allure paraît au premier coup d'oeil presque négligente, ne contiennent cependant que des idées fortement conçues et qui ont passé par le crible le plus fin de la réflexion.

Ce qui caractérise les ouvrages critiques de Napierski c'est une grande indépendance des idées dans divers domaines et surtout dans celui de la morale. Parfaitement affranchi des dogmes et des préjugés consacrés par la tradition, il a la hantise du déclin de la civilisation occidentale; cependant on sent chez lui des points fixes sur lesquels il ne transige pas, malgré toutes ses tolérances et tous ses scepticismes.

Parmi les qualités qui servent si bien son œuvre et la rendent si attrayante citons, d'une part, une justesse de raisonnement qui jamais ne lui fait défaut, et de l'autre, un humanitarisme latent, pudique et désabusé, joint à un amour frénétique de la beauté, surtout de la beauté littéraire.

De l'aveu même de l'auteur, les fondements idéologiques de son livre ne sont pas strictement homogènes. C'est que les ouvrages qui le composent s'échelonnent sur une étendue de huit ans. Pendant cette période, la pensée de l'auteur, homme vivant, a évolué, en s'acheminant, non pas vers la révolution du renouvellement, celle-ci n'étant qu'une illusion comme tout ce qui est nouveau, mais vers une synthèse possible qui se révèle au fur et à mesure. En tout cas, l'auteur a réussi à dégager et à mettre en relief certains éléments les plus caractéristiques de «l'art militant», ce qui représente un effort très méritoire, d'autant plus qu'il a été couronné d'un brillant succès.

Et la chose n'a pas été aisée vu la diversité et la complexité des tendances qui se font jour dans l'œuvre des auteurs traduits et analysés par M. Napierski.

Stanisława Jarocińska - Malinowska.

Autour de Krasiński

On me communique l'article de M. Franck L. Schoell, paru dans la «Pologne Littéraire» (nr. 78), et j'avoue que j'ai été fort étonné de l'appréciation émise par cet écrivain au sujet de l'esthétique de Krasiński. M. Schoell trouve cette esthétique très banale: mais alors que doit-il penser des idées métaphysiques de Leibniz? Ceux qui connaissent sa philosophie, — philosophie d'un des génies les plus complets qui aient paru sur terre, et cela, M. Schoell ne le contestera pas, — savent que pour lui, «la vie future est une splendide théâtre, où, par métamorphose, non par métempsychose, notre être ra-jeuni, posant le masque, quittant la guenille, jouira d'une suprême félicité! Par conséquent, ajoute Leibniz, notre bonheur ne consistera pas et ne doit pas consister dans une pleine jouissance où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre être stupide, mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles perfectiones».

Voilà l'admirable thèse de Leibniz: or qu'est-ce que l'esthétique de Krasiński, traitée de banale par M. Schoell, sinon l'idée même du philosophe (avec laquelle le grand Polonais se rencontrait sans y penser) mais exprimée cette fois en style poétique, c'est-à-dire transformée en visions de la vie future? Car un vrai poète est essentiellement un visionnaire au sens *foncier* du mot et j'ai insisté là-dessus, dans mon introduction aux «Amis romantiques». Son génie particulier l'oblige à transformer ses intuitions et ses conceptions en images et que fait d'autre Krasiński, dans le passage critiqué par M. Schoell? Ne voyons-nous pas qu'il y a là, si je puis dire, une *ascension d'images se déployant dans la vie future*, aux yeux émerveillés du poète? Je ne saurais trop le répéter: que peut-il y avoir de banal dans une vision de ce genre?

Je crois d'ailleurs me rendre compte de la raison du reproche formulé par le critique: ce reproche provient d'une interprétation très fautive du *sens* de la vision dont il s'agit.

«Cette définition de l'art — prophétie, nous dit-il, comment l'appliquer à toute la peinture, à toute l'architecture? En quoi une cathédrale gothique, un vitrail sublime, le Parthénon, sont-ils des visions de l'avenir, des formes que revêtira l'Univers?»

Mais Krasiński n'a jamais voulu dire que ses visions de l'âme en ascension dans les mondes, que de telles visions futures seront la copie de nos merveilles d'art de la terre: il est trop évident, en effet, qu'elles n'en seront nullement une transcription: elles ne font que nous donner une idée de formes beaucoup plus belles, mais *tout autres*, et que nous ne pouvons concevoir ici-bas: elles ne sont qu'une indication, un pressentiment, une *appréhension* de métamorphoses indéfinissables et féériques... Et comment, d'ailleurs, — j'y insiste, — comment pourrait-il en être autrement? Comment des yeux humains pourraient-ils apercevoir, réaliser (j'emploie ce mot au sens qu'il revêt en anglais) les formes merveilleuses de la vie future? Cela leur est bien impossible: mais notre âme *sente* qu'elles existent au delà de notre petite vie terrestre...

Et voilà l'interprétation véritable de la pensée du poète. A présent, si M. Schoell n'est pas spiritualiste, il est clair qu'il ne saurait adhérer aux conceptions de Krasiński. Celles-ci lui paraîtront de l'utopie métaphysique. Mais il semble qu'en sa qualité de critique il eût pu, du moins faire preuve d'un esprit plus juste et plus clairvoyant, et, loin de les trouver banales, admirer au contraire toute la beauté de visions exprimées en une aussi belle langue française.

Gabriel Sarrazin.

LE COURRIER DE LA PRESSE

„LIT TOUT”

„RENSEIGNE sur TOUT”

ce qui est publié dans les journaux revues & publications de toute nature paraissant en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités

Ch. DEMOGEOT, Directeur

21, Boulevard Montmartre, Paris (2^e)